

À chacun son médicament

Guinsly Mondésir
image

Table of Contents

Synopsis.	1
Lettre de presentation	1
Bibliothèque Publique D'Ottawa : Succursale Cumberland	2
Bibliothèque Publique D'Ottawa - Succursale Carp.	5
Bibliothèque d'Arnprior.	9
Bibliothèque publique de la région de Whitewater : Succursale Cobden.	14
Bibliothèque publique de Pembroke	19
Bibliothèque publique de Deep River.	22
Bibliothèque John Dixon : Bibliothèque publique de Mattawa	26
Remerciements	31

Synopsis

Kopa, le personnage principal, est un étudiant à l'Université d'Ottawa. Un réel passionné de bibliothèques publiques. Il décide de faire un voyage à vélo pour rallier Ottawa à Mattawa. Kopa a comme objectif de s'arrêter à chaque bibliothèque qu'il rencontrera dans son parcours pour y participer et en profiter aussi pour décrire, dans son journal intime, son aventure. Par contre, un événement survenu peu avant son départ vient bouleverser l'état d'esprit de Kopa pendant son voyage.

(C) 2017

Lettre de présentation

Guinsly Mondésir est étudiant à la maîtrise en sciences de l'Information à l'Université d'Ottawa. Pour son premier court récit, Guinsly a décidé de faire découvrir le journal intime de Kopa en y racontant son périple, ses souvenirs d'Haïti et sa venue au Canada (à Montréal précisément). Kopa est un personnage anxieux qui adore les bibliothèques publiques. Dans ce court récit, l'auteur essaie de déterminer comment les événements survenus durant l'enfance peuvent influencer les prises de décisions à l'âge adulte. L'auteur souhaite aussi susciter, chez le lecteur, le désir de participer aux bibliothèques publiques et de se prendre en main.

Bibliothèque Publique D'Ottawa : Succursale Cumberland

Vendredi 29 juillet 2016

20 degrés Celsius – 14:45

Je suis à la bibliothèque de Cumberland. Je me sens fébrile quant à l'aventure à laquelle je me prépare. La préparation pour mon voyage est presque complète. Par contre, il ne faut surtout pas que j'oublie de passer à la quincaillerie la plus proche pour acheter une petite lanterne de camping. Ensuite, je vais l'insérer dans la valise de gauche. Cette valise se trouve sur le côté gauche du porte-bagage arrière de mon vélo. Il faut aussi que je trouve des sacs en plastique, deux ou trois peut-être. C'est ce qui me manque dans ma liste. Je crois pouvoir les insérer dans la valise de droite.

Soudain, j'ai une interrogation parce que j'ai un trou de mémoire, est-ce qu'on dit un sac plastique ou un sachet plastique ? Comme à l'habitude dans des situations pareilles, quand vient le moment de la culpabilité, je m'apitoie sur moi-même et je suis mon pire juge, car je hurle en moi-même : «Tu devrais le savoir après toutes ces années. Pourquoi est-ce que t'as pas retenu la leçon ? Tu trouves toujours le moyen de perdre ton temps, de tout foutre en l'air. Tu cogites trop bon sang !»

Je n'aime pas du tout quand je suis mon pire juge, mais en des moments où je m'apitoie sur moi-même, on dirait que ça me reconforte de me faire mal, d'être sévère envers moi-même. Je sens que j'ai un de ces maux de tête, un symptôme que j'ai quand je me mange la laine sur le dos ! J'ai hâte à demain ! J'ai hâte au voyage ! J'ai hâte à l'aventure ! Peut-être ou sûrement que le fait de changer d'air fera en sorte que je ne penserai plus à mes problèmes. Mes problèmes ! Pourquoi est-ce qu'un incapable comme moi a voulu s'enfoncer de 2000 \$ dans les dettes ? Dans ces temps difficiles, comment est-ce que je pourrais me permettre de perdre 2000 \$? Quand je pense à tout ce qui me tracasse, mon mal de tête augmente. Il faut que je me relaxe, que je retrouve ma respiration et de toute façon ce n'est pas bien d'avoir l'esprit embrouillé dans un sanctuaire. Il faut que je décomprime pour pouvoir mettre de l'ordre dans mon esprit. Toutes ces pensées erratiques ne m'avancent à rien. Je me dis à voix basse et lentement dans ma tête de décompresser, de relaxer, de respirer, de décrire la bibliothèque jusqu'à ce que je me sente apaisé. J'ai l'impression que mon esprit est en train de me chuchoter « à chacun son médicament ».

Pour me détendre l'esprit, je vais décrire la bibliothèque. Je vais décrire dans mon journal intime ce que je sais de la succursale Cumberland ou du moins jusqu'à ce que je sente que mon esprit soit apaisé, que le sentiment d'irritation se change en tranquillité.

Je suis présentement à la succursale Cumberland qui fait partie de la Bibliothèque Publique d'Ottawa (BPO). La succursale est située dans l'arrondissement d'Orléans. Ce dernier est situé dans la partie est de la ville d'Ottawa, à une vingtaine de minutes en voiture du centre-ville d'Ottawa. L'édifice de la succursale Cumberland a été inauguré en 1999 par le maire Brian Coburn. À l'époque de son inauguration, le zonage était différent, ce qui fait que la bibliothèque était située dans le canton de Cumberland et la succursale s'appelait la bibliothèque de Cumberland. Le premier janvier 2001, plusieurs banlieues ont été fusionnées à la ville d'Ottawa, dont le canton de Cumberland. Orléans, autrefois appelé ville d'Orléans, vit la superficie de son territoire augmenter parce qu'on a modifié l'étendue de la municipalité de Cumberland ainsi que celle de Gloucester.

En résumé depuis 2001, la bibliothèque fait désormais partie du réseau de la Bibliothèque

Publique d'Ottawa (BPO). J'ajouterai aussi que chaque bibliothèque du réseau de la BPO est plus souvent désignée par le nom de succursale.

L'édifice de la succursale Cumberland est annexé au complexe récréatif Ray Friel. De l'aire de stationnement extérieur, quand on entre dans le bâtiment, il faut suivre un couloir pour accéder à la bibliothèque.

Pour parler de l'aménagement des espaces, je dirai ceci. La bibliothèque est divisée en deux principales sections : une pour adulte et une pour enfant. Chaque section de la bibliothèque contient plusieurs aires et parfois plusieurs salles. Par exemple, dans la section destinée aux adultes, il y a aussi une aire contenant la collection de documents pour adolescents, une salle de postes informatiques, une salle où l'on retrouve des documents sur l'histoire du Canton de Cumberland, une aire de détente disposant de quelques sofas et d'un foyer. On se sent chez soi à la bibliothèque quand on lit un livre dans cette aire. La bibliothèque dispose de plusieurs types de mobilier. Si je me concentre sur les tables, je dirai ceci : elles ont deux principales fonctions, soit pour la consultation de documents ou pour le travail individuel. Je dénombre deux ensembles de carrels ayant la capacité de cinq personnes chacun. Un carrel est une sorte de pupitre caractérisé par la disposition d'une cloison de chacun des côtés latéraux de la table ou de l'espace de travail, faisant en sorte que les gens y travaillant ne soient pas distraits par ce qui se passe autour. Je trouve que c'est très utile pour ma concentration quand je veux faire un devoir. Chaque carrel a aussi un passe-câble. Le passe-câble est un tube qui enrobe l'œillet, ce dernier est un trou d'un diamètre d'environ deux pouces, pour que l'utilisateur puisse pouvoir y passer un ou des câbles : le câble d'alimentation d'un ordinateur portable, par exemple.

Grâce à Dieu, je suis dans une bibliothèque ! Mon moment de détente pour décrire la bibliothèque m'a fait du bien. Je me sens moins tendu qu'auparavant. À chacun son médicament ! Pour continuer d'écrire le fil de mes idées interrompues tantôt par des angoisses, j'ai décidé d'aller faire un voyage à vélo d'Ottawa jusqu'à la ville de North Bay. J'aime les bibliothèques, alors j'ai comme objectif d'en visiter le plus possible en faisant mon voyage. Je n'ai jamais été à North Bay et je ne connais rien de cette ville. En fait, mon plan initial était de me rendre au parc Algonquin en sillonnant les routes à vélo pour m'arrêter dans des bibliothèques puis de retourner à Ottawa ensuite, mais j'ai remarqué que la majorité des bibliothèques se trouve le long de la rivière des Outaouais et qu'une grande partie de la route que j'allais emprunter pour me rendre jusqu'au parc Algonquin n'avait pas beaucoup de bibliothèques. Comme c'est mon premier voyage à vélo, je ne crois pas que je m'en voudrais si je n'atteignais pas North Bay, mais si je dépasse cette ville pour me rendre encore plus loin, je serai très content.

Je veux expérimenter le plus de bibliothèques publiques que possible. J'aime les bibliothèques publiques, parce qu'elles sont un peu comme un microcosme de la culture de la communauté locale. Aussi, je peux me renseigner sur la ville que je visite auprès des employés de la bibliothèque et des usagers. Je peux m'informer sur les auteurs, les artistes et les PME locaux de la communauté. Je peux aussi consulter la collection de documents pour mieux connaître la ville. Chaque bibliothèque a une empreinte documentaire qui lui est propre parce qu'elle veut desservir sa propre population. La démographie d'un quartier à Ottawa est différente de celle d'une ville en région. Par conséquent, les documents qui se trouvent dans un quartier d'Ottawa et ceux d'une ville en région seront différents. Je trouve que les bibliothèques publiques sont un espace de savoir, un espace de communication, un espace familial et une zone franche. C'est un espace actif aussi. Je trouve que c'est l'endroit idéal pour m'arrêter si je veux connaître la ville que je veux visiter.

J'ai huit jours de vacances alors j'en profite pour partir à l'aventure. Je consacre la majeure partie de mes vacances au voyage à vélo. Je prévois prendre les deux derniers jours pour me reposer. Donc, trois jours pour me rendre à ma destination et trois jours pour retourner à la maison ce qui fait que la durée du voyage est au max 6 jours. C'est la raison pour laquelle je me dis que je ne m'en voudrais pas trop si je n'atteins pas North Bay. Je me suis préparé physiquement pour la randonnée en faisant deux heures et demie de pratique par jour de vélo stationnaire durant les trois dernières semaines. Une heure le matin et une heure et demie le soir. Je voulais que mon corps s'habitue pour le voyage.

Je travaille comme opérateur de presse dans une compagnie d'imprimerie. Au boulot, dans mon département, je m'occupe principalement d'imprimer des livres et des manuels scolaires. Mes vacances de huit jours ont commencé aujourd'hui et vont se terminer samedi de la semaine prochaine. Je suis allé récupérer mon vélo ce matin dans un atelier de réparation. Par mesure de précaution, je voulais que mon vélo soit inspecté par un professionnel avant d'entreprendre le voyage.

J'avais prévu faire ce périple à vélo depuis près d'un mois, mais je n'avais pas prévu le commencer en ayant l'esprit perturbé par une mauvaise nouvelle comme celle que j'ai eue hier et que je ne peux dévoiler parce que je n'ai pas encore tout à fait les mots pour exprimer le pétrin dans lequel je me suis enfoncé. Ce qui est sûr, c'est que je ferai mon excursion pour me ressourcer. J'ai besoin d'aller prendre de l'air et de découvrir d'autres bibliothèques, car je me dis : à chacun son médicament !

Demain sera le jour du grand départ. Je compte me rendre à la succursale Carp. Stephen, un employé de la BPO, a récemment écrit un bon article sur le blog de la Bibliothèque Publique d'Ottawa où il mentionne cette succursale. Alors, je me suis dit pourquoi ne pas y aller. Ensuite, étant à la succursale Carp, je déciderai quelle est la prochaine bibliothèque que je vais explorer. Aussi, à chaque bibliothèque je compte écrire dans mon journal intime comme je le fais en ce moment. Je vais y décrire mon parcours, mes découvertes et mes péripéties. Je vais mettre le plus de détail possible pour que je puisse me souvenir de mon voyage à vélo. Je voudrais pouvoir me relire dans quelques années, voire quand je serai à la retraite. Je vais retourner chez moi pour continuer à me préparer pour mon voyage à vélo. J'habite seul dans un logement que je loue. Ce logement est situé à 200 mètres de la bibliothèque. La seule chose qui nous sépare, c'est le terrain de stationnement du complexe récréatif Ray Friel.

Bibliothèque Publique D'Ottawa - Succursale Carp

Je viens d'arriver à la succursale Carp. Tout au long du trajet à vélo pour arriver ici, j'ai dû me battre avec le doute. J'ai presque tout prévu pour mon voyage à vélo, mais je n'avais pas prévu que j'allais avoir autant de soucis qui allaient me passer par la tête. Je me disais que c'était dangereux de faire le voyage tout seul, que ça ne valait pas la peine, qu'une voiture pourrait me percuter, etc. Je n'avais pas prévu combattre toutes ces incertitudes-là. Le pire, c'est que ces doutes suscitent en moi de l'insécurité et cette dernière fait en sorte que je deviens angoissé. C'est comme si je me disais qu'il valait mieux que je reste chez nous. Je me suis aperçu que le doute sur la nécessité de mon voyage à vélo m'envahit parce que, parmi d'autres choses, j'ai peur de l'inconnu. Je crois que je me crée beaucoup trop de scénarios d'horreurs dans ma tête. Je me demande si les gens, par exemple Terry Fox, ont eu autant de doute ou ont dû faire face à autant de démons mentaux quand ils ont commencé leur voyage.

Pour me calmer, je vais décrire ma découverte... Car à chacun son médicament. Je suis à la succursale Carp de la Bibliothèque Publique d'Ottawa. Je me sens comme à la maison parce que cette succursale fait partie du réseau de la Bibliothèque Publique d'Ottawa, ce qui résulte en un décor similaire aux autres succursales de la BPO, la succursale Cumberland notamment, celle qui est tout près de chez moi. Le tapis, les couleurs des peintures choisies et les meubles sont pareils. Ils ont tous les mêmes éléments de décoration qui me sert de point de repère et qui me fait me sentir à mon aise pour circuler dans la bibliothèque.

En résumé, même si je ne suis pas à la succursale d'Orléans je me sens presque comme si j'y étais. Le décor fait en sorte que je me sens encore dans mon élément, comme si je n'avais pas quitté la ville d'Ottawa.

Mais, géographiquement, j'ai l'impression d'avoir quitté Ottawa parce que cette succursale est quand même éloignée de la ville. Parfois, on dirait que j'ai encore en tête le zonage de la ville d'Ottawa avant la fusion avec les municipalités même si ça fait quand même plus de 15 ans de cela. Le plus à l'ouest des bibliothèques auxquelles je me suis rendu, c'est celle de Beaverbrook qui est située dans l'arrondissement de Kanata. Et même Kanata, je la considère comme une ville qui est à l'extérieur de la ville d'Ottawa. Pour poursuivre mon exercice de relaxation. Je vais décrire un meuble de rayonnage : un présentoir à revues. Un présentoir à revues est un meuble qui sert tout simplement à exposer des périodiques. Il y a 4 présentoirs à revues dans la section où je me trouve. Il y a deux types de tablettes dans ces présentoirs à revues : tablettes présentoirs et des tablettes horizontales. Les tablettes présentoirs du meuble sont en angle, ce qui permet de placer les magazines de façon à ce que l'on voie la couverture en premier. Chaque tablette présentoir est en métal et a un butoir. Ce dernier fait en sorte que les revues ne glissent pas et ne tombent pas par terre. En d'autres mots, un butoir est un dispositif d'arrêt. Le butoir sert aussi de manche ou de point d'appui servant à soulever la tablette parce qu'une tablette horizontale est dissimulée en dessous. La tablette présentoir est aussi appelée « porte escamotable » parce qu'on peut la soulever pour aller récupérer les anciennes parutions de revue. Pour récapituler, la tablette présentoir sert à montrer la plus récente parution d'une revue et la tablette horizontale sert de stockage pour les anciennes parutions. La tablette inférieure du meuble de rayonnage est à environ trois pouces du sol et il y a un socle longitudinal. Ce dernier sert à cacher le dessous du meuble de rayonnage autrement dit l'espace entre la tablette inférieure et le sol. Les deux côtés latéraux des présentoirs à revues sont en bois.

Je me sens détendu. À chacun son médicament. Je dois avouer que j'ai toujours trouvé ça difficile

d'écrire dans un journal intime. Je deviens émotif, ce qui fait que je raconte mon histoire au fil de mes pensées, sans trop de structure. Une idée en amène une autre. Cela ne veut pas dire que je raconte l'histoire de façon chronologique.

Si je procède d'une manière chronologique, je vais relater mon parcours depuis mon lieu de résidence près de la succursale Orléans. J'ai pédalé jusqu'au terminus du centre d'achat d'Orléans parce que c'est là que je dois utiliser un transport en commun offert par la ville d'Ottawa pour me rendre vers Kanata. Les autobus du transport en commun de la ville d'Ottawa ont pour la plupart un support à vélo ayant la capacité de prendre au maximum deux vélos. C'est pratique comme idée d'avoir mis un support à vélo ! Ça m'a bien été utile. J'ai pris deux autobus pour me déposer le plus à l'ouest que possible de la ville d'Ottawa. Que dis-je ? Je suis toujours techniquement dans la ville Ottawa ! J'ai pris deux lignes d'autobus. Ensuite, je suis descendu à 9 :45 à l'arrêt du Centre Canadian Tire, là où les Sénateurs d'Ottawa, l'équipe locale de la Ligue nationale de hockey, jouent leurs matchs. De là, j'ai pédalé pour me rendre à la succursale Carp.

Ça m'a un peu irrité d'arriver au Centre Canadian Tire à 9 :45 du matin puisque j'avais prévu y être à 9 :30. Ensuite, j'avais prévu pédaler jusqu'à la succursale Carp pour y arriver à 10 :00, mais je suis arrivé à 10 :20 à cause du retard que j'ai eu en attendant le deuxième autobus qui devait me mener au Canadian Tire Centre. Je prévois passer encore un peu de temps dans cette succursale pour apprécier la bibliothèque. Mais je ne pourrai pas rester trop longtemps, je prévois rester tout au plus jusqu'à midi et demi parce que je m'aperçois que je n'aurai peut-être pas le temps de visiter deux autres bibliothèques avant 5 heures. J'avais prévu visiter 3 bibliothèques aujourd'hui. Je n'ai pas encore décidé à quelle bibliothèque ou succursale me rendre. Je me donne encore 30 minutes avant de me décider. Enfin, peut-être même que c'est quand j'enfourcherai mon vélo que je prendrai la décision finale.

Quelque chose d'important à noter à la succursale Carp, c'est la statue à l'extérieur, tout près de la porte d'entrée de la bibliothèque. Je crois qu'elle représente un père qui lit un livre à sa fille. Tous deux sont assis sur le même banc. L'ambiance semble interactive comme si la fille posait une question, ou bien s'étonnait du déroulement de l'histoire que son père lui raconte. C'est un peu comme si la statue me disait, avant même que j'ouvre la porte pour entrer à la succursale Carp, que les livres qui y sont proposés sont remplis d'histoires fascinantes qui me feront me poser des questions, me découvrir, me réaliser, voire me faire tisser un lien familial avec autrui.

La statue m'amène à me souvenir quand et pourquoi j'ai commencé à aimer les bibliothèques. En fait, il y a deux raisons. Premièrement, je suis arrivé au Canada en 1992, en début d'année, une semaine après le jour de l'an. Je me rappelle qu'il neigeait cette journée-là, il était aux alentours de 6 heures du soir. Ce n'était pas la neige qui m'étonnait, c'est qu'il faisait nuit. Venant d'Haïti, je m'étonnais qu'il fasse nuit aussi tôt. Ensuite, de Mirabel, ma famille a été s'héberger temporairement à Côte-des-Neiges chez mon oncle, le frère de mon père. Le deuxième jour, mon cousin, le fils de mon oncle, m'a invité à aller à la bibliothèque de Côte-des-Neiges. Alors, nous sommes sortis. Il y avait un bouchon de circulation sur une des rues qu'on a empruntées. Toujours en marchant pour me rendre à la bibliothèque, j'ai même vu des camions de pompiers et une ambulance. Quand je suis arrivé à la bibliothèque de Côte-des-Neiges, à l'époque, je l'ai trouvée vaste. J'ai trouvé qu'il y avait une tonne de livres. Beaucoup de gens circulaient librement à la bibliothèque, je pouvais poser des questions à la bibliothécaire et au préposé. Tous les employés étaient là pour m'aider ! Ils me prenaient au sérieux quand je leur posais une question même à l'âge que j'avais à l'époque. C'était génial. Que de beaux souvenirs. C'était la première fois que je voyais une bibliothèque. Alors, depuis ce jour, j'aime vraiment les bibliothèques. Ça me rappelle ma venue au Canada. Je me souviens plus particulièrement des nouveautés que j'ai vues à ce

moment de ma vie, surtout les camions de pompiers, l'ambulance et la bibliothèque. Dans cet ordre spécifiquement.

L'autre raison qui m'a poussé à m'intéresser aux bibliothèques est la détente. Je m'explique : quelque temps après mon arrivée au Canada, j'étais à l'école primaire à Gatineau. Je devais avoir 8 ans. J'avais ce que ma professeure nomma des « troubles d'anxiété ». La professeure en parla avec mes parents pour leur suggérer des plans d'action. Au cours de la conversation, mes parents entendirent quelque chose qu'ils ne souhaitaient pas entendre : « travailleuse sociale ». Mes parents avaient en horreur d'avoir affaire avec une « travailleuse sociale ». Je ne sais pas pourquoi. Mais, je me doute que c'est à cause des rumeurs qu'ils ont entendu. Peu importe, mes parents me disaient qui dit « travailleuse sociale », dit « DPJ », « psychologue », « vie gâchée », « drogues », etc.

Je ne savais pas ce que c'était des troubles d'anxiété. Tout ce que je savais c'est que j'avais plusieurs sensations que je ne comprenais pas, j'avais des sueurs sur le front, je me sentais étourdi comme si j'allais m'évanouir, j'avais d'innombrables spasmes musculaires et j'avais tous ces symptômes même quand je me sentais calme. Parfois, un symptôme pouvait venir seul et d'autres fois je pouvais ressentir plusieurs symptômes en même temps. Concernant les spasmes, ce n'était pas nécessairement perceptible à moins que quelqu'un m'ait touché là où se produisaient les tremblements. Mais, j'en avais beaucoup. J'étais souvent déconcentré et je me demandais ce qui se passait à l'intérieur de moi.

Comme d'habitude, le coupable était moi-même, selon mon père. Il me disait que je souffre de troubles d'anxiété parce que j'étais une « grammaire française ». C'est une expression péjorative qu'il avait créée pour désigner quelqu'un qui manque de fermeté ou d'assurance. Selon lui, la langue française a beaucoup d'exceptions et parfois on se demande si un nom est féminin ou masculin. Ce qui fait qu'on a souvent un doute quand on veut s'exprimer. Comparativement au créole ou à l'anglais qui sont plus simples ou plus directs, donc plus rapide à maîtriser et à utiliser pour s'exprimer, à son avis. Franchement, des fois je trouvais que les expressions qu'il inventait n'avaient pas de sens.

En résumé, mon père n'avait rien contre la langue française, mais il se servait de cette expression pour dire que je ne sais pas ce que je veux, que je pense trop avant d'agir, que je suis trop hésitant. Qu'un homme doit être ferme. C'est pour ça que j'ai des troubles d'anxiété. C'est mon corps qui me le dit. C'était le pronostic de mon père.

Mes parents ne faisaient pas confiance aux psychologues non plus, ils disaient qu'ils étaient pires qu'un hougan et qu'ils allaient me gaver de médicaments. Un hougan est un chef spirituel de la religion vaudoue. Alors, ma mère m'a dit que, lors de mes crises d'angoisses, je devais me concentrer sur un objet quelconque.

En fait, elle m'a donné plusieurs choix, comme de me répéter plusieurs fois le nom de « Jésus », ou alors de réciter plusieurs fois le « psaume 21 » ou de me concentrer sur quelque chose de positif, qui me fait du bien. Je ne savais pas trop pourquoi, mais me servir des bibliothèques comme moyen de relaxation fonctionnait.

Depuis lors, quand je me sens agité ou angoissé, je décris une bibliothèque, que ce soit en tentant de décrire tout ce que je sais de la bibliothèque ou spécifiquement en décrivant des objets de la bibliothèque. Tout cela dans le but de retrouver mon calme. Le temps de description varie entre 30 secondes et trois minutes. D'habitude, je fais l'exercice de description d'une bibliothèque de façon mentale ou en chuchotant. Mais puisque je m'étais dit que je devais écrire ce que je pense dans

mon journal, j'obéis. Je dois dire que j'écris moins de choses en 30 secondes que si je faisais l'exercice mentalement pour la même durée. Mais j'ai le même résultat, je retrouve mon calme. C'est ce qui importe. Je ne suis pas obligé de me rendre à la bibliothèque pour faire mon exercice de relaxation, mais je me sens plus calme plus rapidement si j'y suis.

Donc, quand je dis « à chacun son médicament » c'est pour dire que chacun a un remède qui lui est adapté, une solution qui lui est propre pour faire face à un problème. Mes parents ne croyaient pas beaucoup au remède chimique : les pilules que prescrivent les médecins. Ils préféraient les remèdes naturels, la prière et la force du mental. Jusqu'à présent, souvent après une journée au travail, je me rends à la bibliothèque pour me détendre, lire un livre, dessiner, jouer à des jeux vidéo, participer à un atelier, continuer à faire ma généalogie, etc.

Bibliothèque d'Arnprior

Bon sang que c'était long la route! J'ai considéré rebrousser chemin à plusieurs reprises pour retourner chez moi à Ottawa. Google Maps avait prévu un trajet en bicyclette de 1h39 minutes pour arriver à Amprior. 1h39 minutes... Ce n'est pas réaliste du tout! Les serveurs de Google doivent connaître un bogue pour calculer un trajet de 1h39. C'était vraiment long le chemin pour arriver à Amprior. Je n'en reviens pas!

Bon, il faut que je change de disque parce que rien qu'à penser à ma mésaventure, ma tête commence à me faire mal, je sens la colère monter et ce n'est pas bon pour ma santé mentale. Dès que je suis arrivé à la bibliothèque, je me suis senti soulagé. Ensuite, j'essayais de deviner où était située une table d'étude individuelle où je pourrais écrire. J'en ai aperçu un au fond vers les grandes fenêtres. Maintenant, il fallait que je fasse un exercice de relaxation: que je décrive la bibliothèque pour que je retrouve mes bonnes habitudes... Car à chacun son médicament!

À bien y penser, je vais prendre le temps de faire le tour de la bibliothèque. Ensuite, je vais retourner à mon journal pour décrire ce que j'ai vu dans cet établissement. J'ai oublié de mentionner qu'il faut aussi que j'aille vérifier si j'ai bien cadenassé ma bicyclette.

...

Oh la belle bibliothèque ! Comme elle est élégante, cette bibliothèque, et bien soignée aussi! Je suis à la bibliothèque publique d'Arnprior. Je voulais aussi préciser que la ville s'appelle Arnprior non Amprior. J'ai dû être quelque peu dyslexique, en lisant les panneaux de signalisation sur le long de la route. Quand je suis stressé ou préoccupé, je n'ai pas le temps de m'attarder aux détails ou de voir la beauté des choses. Si je reviens à mon appréciation de la bibliothèque, je dirais que c'est la crème de la crème. Je ne m'attendais pas à voir une bibliothèque aussi splendide. C'est comme si j'avais trouvé une oasis au milieu du désert.

Tout le long du trajet à bicyclette, je cherchais un endroit qui serait à l'ombre et qui me ressourcerait spirituellement. Arrivé à un certain point, malgré que la carte géographique que j'ai avec moi m'indiquait que la bibliothèque la plus proche de l'endroit où je me situais se trouvait à Arnprior, j'espérais au fond de moi que la carte se trompe: qu'une municipalité que je traverse ait récemment inauguré une bibliothèque et que Google Maps n'a pas encore fait la mise à jour de cette information. Mais je n'ai pas vu d'autres panneaux de signalisation indiquant une bibliothèque municipale. Comment décrire la bibliothèque publique d'Arnprior? Je ne sais pas par où commencer tellement il y a de points à souligner. OK, je sais! Je vais commencer par la luminosité. Je crois que c'est la bibliothèque la mieux éclairée, la plus lumineuse à laquelle je suis allé. Une des façades du bâtiment de la bibliothèque est composée de plusieurs grandes fenêtres. Il y a aussi quelques miroirs, qui amplifient l'effet des grandes fenêtres, en agissant comme réflecteurs pour diffuser la lumière extérieure à l'intérieur de la bibliothèque. C'est comme si l'architecte de la bibliothèque avait voulu favoriser l'éclairage naturel extérieur.

Ensuite, j'aime les œuvres d'art exposées dans une bibliothèque. L'art me fait rêver, ça me fait réfléchir. Quand je fais un devoir à la bibliothèque et que je n'arrive pas à comprendre ou à résoudre un problème, que ce soit en mathématique ou en toute autre matière, je me tourne souvent vers un tableau ou une œuvre d'art de la bibliothèque. L'art me fait voir les choses sous un autre angle.

C'est comme si l'auteur de l'œuvre artistique avait voulu me divulguer une information connue de

tous, mais pour la rendre plus appréciable, il a décidé de le dévoiler sur un autre angle. En parlant d'art, à la bibliothèque d'Arnprior, la bibliothécaire Karen s'implique à fond! Elle a confectionné quelques œuvres artisanales qu'elle a mises dans la bibliothèque. C'est la préposée au comptoir de prêt qui m'a dit en anglais que Karen les a faites et elle m'a aussi dit que la bibliothécaire anime un atelier. Elle s'implique vraiment, cette femme!

Aussi, j'aime la signalétique, je la trouve créative. La signalétique est là pour aider les usagers à s'orienter dans la bibliothèque. Il y a différent type de signalétique dans une bibliothèque, mais je vais me concentrer sur la signalétique adoptée pour un meuble de rayonnage contenant des livres. Sur ce meuble de rayonnage, on affiche sur les côtés latéraux de l'information concernant la plage des côtes que contient ce meuble. Si je cherche un livre de philosophie qui débute avec la cote 100, alors je vais me diriger au meuble de rayonnage qui a un panneau de signalisation latérale qui indique que ce meuble contient des livres ayant les côtes de 100 à 200. Les cotes suivent généralement le système de classification Dewey. Pour simplifier ce qu'est un système de classification, je pourrais dire qu'à la base, il y a différentes façons de classer un livre. On peut le faire par sujet, par nom d'auteur, par date de parution, etc. Le système de classification Dewey est le plus répandu à travers le monde dans les bibliothèques publiques. Ce système catégorise les livres en dix classes, 100 divisions, 1000 sections et plusieurs sous-sections. Chacune des classes, des divisions, des sections et des sous-sections a un nombre qui lui correspond. Une classe est en quelque sorte un sujet d'ordre général, la religion par exemple, et cette classe est associée au nombre 100. Je ne vais pas rentrer trop dans les détails de ce système de classification.

À la bibliothèque publique d'Arnprior, on use d'imagination pour donner des indices aux lecteurs afin de les aider à deviner quels sont les sujets des monographies qui se trouvent dans ce meuble de rayonnage. Par exemple, pour le meuble de rayonnage qui contient des livres de cuisine, il y a un panneau de signalisation latérale qui indique que ce meuble contient des livres ayant les côtes de 641 à 648. Je parle de panneau parce que c'est d'habitude des panneaux en métal que je vois dans des bibliothèques, mais ceux de la bibliothèque Arnprior sont en fait une feuille de papier. Ensuite, en dessous, il y a un autre panneau de signalisation recouvert de plastique qui est en fait un collage. Ce dernier a en toile de fond d'une feuille 8 et demie par 11 une photocopie d'une recette de cuisine, en l'occurrence, le «Cinnamon Pudding» sur lequel on a superposé le mot «Cooking» pour indiquer le sujet qu'on est propice à rencontrer dans ce rayonnage. Ensuite, on a aussi superposé au milieu de la feuille l'image d'un fouet à blanc, un ustensile de cuisine qui sert à battre les œufs. Un autre exemple de collage est fait pour les livres dont la côte est entre 759 et 795. Une partition de musique est en toile de fond. Il y a aussi une image d'une caméra professionnelle, enfin il y a les mots «Arts» et «Music» pour signaler que dans ce meuble de rayonnage, on trouvera des livres reliés aux arts et à la musique, vous l'aurez compris.

Donc, la signalétique adoptée pour les meubles de rayonnages, du moins au premier étage, comporte deux panneaux: le premier indique quelles plages de côtes de livre se trouvent dans ce meuble et un panneau qui indique, par un collage, quels sujets contient ce meuble. Le collage, pour faire un rappel, est composé d'un ou plusieurs mots et d'images superposées sur une photocopie d'un document. De cette façon, les usagers de la bibliothèque peuvent savoir quels sujets se trouvent dans cette section du meuble de rayonnage rapidement. La bibliothèque a deux étages. Le rez-de-chaussée et le sous-sol. Pour les personnes à mobilité réduite, un ascenseur est disponible. Dans le sous-sol de la bibliothèque, ce que j'ai apprécié le plus, c'est le fait d'avoir un babillard sur lequel les gens peuvent apposer leur suggestion de lecture pour l'été. Sur le babillard, les gens épinglent une sandale en papier d'une largeur d'environ 2 pouces et d'une longueur d'environ 5 pouces sur laquelle on écrit les suggestions de lecture. Je trouve ça

mignon! La prochaine fois que je trouverai une boîte à suggestion dans une bibliothèque, je vais écrire sur un petit bout de papier cette idée et ensuite l'y insérer.

Bon maintenant que je me suis ressaisi, je peux dorénavant me mettre à décrire mon trajet. Je trouve que le trajet a été excessivement long pour arriver ici. Je n'avais pas prévu cela.

Il fait au moins 32 degrés Celsius et le ciel est dégagé, ce qui fait que le soleil me tapait constamment sur la tête. Le fait qu'il fait aussi chaud, ça a ralenti ma cadence et, à vrai dire, je ne pédalais vraiment pas vite (entre 14 et 18 km/h, c'est ce que disait mon odomètre à vélo). Il faut ajouter le fait que je me suis arrêté souvent pour trois raisons. Premièrement, c'était pour prendre une gorgée d'eau. Deuxièmement, c'était pour sortir d'une des valises accrochées à mon vélo mon cellulaire, dans le but d'utiliser une application qui me sert à dicter mes notes comme un enregistreur numérique, afin de me donner des pistes d'écriture lorsque j'écrirais dans mon journal intime à la prochaine bibliothèque qui croiserait ma route. Troisièmement, c'était pour juger si ce n'était pas mieux de retourner à la maison...

...

Ça m'a pris près de 2 heures et demie pour arriver ici et il faisait très chaud et le soleil me tapait sur la tête lors du trajet entre la succursale de Carp et la bibliothèque d'Arnprior. Comme s'il me tapait pour me faire savoir à quel point je ne suis pas intelligent.

Je viens de remarquer que j'ai de la difficulté à me souvenir du paysage tellement j'ai été préoccupé par mes problèmes. J'ai fait plusieurs kilomètres et je ne me souviens pas du paysage. C'est sûrement parce qu'il n'y avait rien de très beau. Tout de go, ce que je me rappelle, c'est d'un serpent mort sur la route et du cruel manque de panneaux de signalisation indiquant une bibliothèque municipale. J'ai vu aussi plusieurs corbeaux, des rapaces qui s'envolaient autour de moi pour me dire que ma carcasse ne vaut rien sauf pour eux.

Pour revenir au serpent, il a sans doute été écrasé par les roues d'un véhicule routier. Je déduis cela par la trace rouge de pneu que j'ai vue à côté. Le symbolisme du serpent me rappelait le serpent de la genèse dans la bible. Celui qui est venu inciter nos péchés, nos imperfections. J'ai été dupé! C'est pour ça que je me suis endetté de 2000\$.

Ça m'arrive encore une fois ! J'ai des angoisses et je me sens en colère. Oh, mon Dieu, pourquoi est-ce que je me suis encore endetté? Comment est-ce que j'ai pu faire cela? Je me remémore un événement qui est survenu plusieurs années auparavant. Je me rappelle d'un de mes potes, Steve. On habitait le quartier de Vanier à Ottawa et je devais avoir 16 ans. On jouait souvent au basket ensemble. Il était plus fort à ce sport et, côté habit, il était plus swag que moi. Il avait tout à envier: son visage d'ange ou son «baby face» comme on disait à l'époque et le fait qu'il était ami avec tout le monde. Ensuite, j'ai déménagé et je l'ai perdu de vue pendant environ trois ans, jusqu'au jour où je l'ai vu paraître dans le journal télévisé parce qu'il s'était fait arrêter par les forces de l'ordre pour un vol à main armée. Quand je suis retourné dans mon ancien quartier pour savoir ce qui s'était passé, chaque personne que je connaissais à l'époque que j'habitais le quartier m'a dit qu'elle ne savait rien. Quand je parle de quartier, je veux dire précisément une rangée de logements communautaires, là où j'habitais il y a quelques années de cela avec mes parents.

Comme ça faisait longtemps que les gens ne m'ont pas vu dans ce quartier, ils ont dû penser que je travaillais pour la police. Mais, quoi qu'il en soit, je me suis démené parce que je me souciais de ce qui lui était arrivé. On m'a expliqué qu'il avait commis le vol à main armée parce qu'un caïd lui

avait que s'il ne remboursait pas les 6000\$ empruntés le lendemain, il mourrait le jour après demain. À ce moment-là, j'ai constaté à quel point les dettes et les dates d'échéances peuvent changer les gens. C'est fou.

Le fait de me rappeler de l'histoire de Steve m'a fait constater que je me fais beaucoup trop de scénarios d'horreurs!

Moi qui avais des projets, voilà que je m'endette encore plus. Mes projets sont tombés à l'eau ou, à tout le moins, ils vont prendre un sacré coup de retard. Qu'est-ce que mes collègues vont penser de moi? Il faut absolument que je raconte le pétrin dans lequel je suis. Ça va peut-être sortir toute croche dans mon journal intime, mais je dois l'écrire! Comme dit l'adage, je suis aussi malade que mes secrets. Et mon secret c'est que j'ai échoué à un cours d'été. Je ne pourrai pas commencer ma maîtrise cet automne pour devenir bibliothécaire. On m'a retardé d'un an. Un an, c'est énorme!

Je sens la pression augmenter, il faut que je me calme. Je vais compter jusqu'à 10. Succursale Carlingwood de la BPO, Bibliothèque Lucien-Lalonde, bibliothèque Manise-Morin, succursale Blackburn Hamlet de la BPO, succursale Orléans de la BPO, succursale Gloucester de la BPO, bibliothèque de Cantley, succursale Rideau de la BPO, succursale Alta-Vista de la BPO et succursale Sunnyside de la BPO. Je n'aime pas compter jusqu'à 10 juste pour compter jusqu'à 10. Je préfère avoir de bonnes sensations dans la tête quand je compte. À chacun son médicament!

Alors, si je procède d'une manière chronologique, c'est jeudi dernier, avant-hier quoi, que j'ai consulté mes notes pour les cours que je suivais cet été. Je n'ai pas obtenu la note de passage. Beaucoup de conséquences résulteront de l'échec que j'ai obtenu. Par exemple, je devrai reprendre le cours ou m'inscrire à un autre. De plus, je pensais déménager à Montréal dans quelques semaines pour pouvoir commencer ma maîtrise. Là, je suis foutu: je ne pourrai pas commencer ma maîtrise parce que je n'aurai pas mon baccalauréat en sciences sociales cet été. Tant et aussi longtemps que je n'aurais pas terminé ce cours, je ne pourrai pas avancer.

De plus, même si je suis un cours à l'automne 2016 à l'université d'Ottawa et que je le valide, je ne pourrai pas commencer le programme de maîtrise en sciences de l'information à la session d'hiver qui débute en janvier 2017, car on ne peut pas commencer cette maîtrise à l'Université de Montréal à la session d'hiver: il faut absolument débiter à la session d'automne. Pour résumer, même si je reprends ce cours cet automne à l'université d'Ottawa, je devrai absolument attendre l'année prochaine, soit en septembre 2017 pour commencer ma maîtrise. ... Pour changer de sujet et en revenir au voyage à vélo, je n'ai pas une bonne bicyclette enfin une qui est adaptée pour mon voyage. J'ai un Nakamura Royal de l'année, mais d'après le mécanicien qui l'a mis au point pour le voyage, mon vélo n'est pas fait pour ce type de trajet. C'est un vélo hybride bas de gamme. De plus, c'est la première fois que je surchargeais ma bicyclette avec autant de stock. C'est aussi la première fois que je fais un voyage à vélo pour aller de bibliothèque en bibliothèque. Donc, je crois que la qualité de mon vélo, son poids et mon inexpérience sont les raisons pour lesquelles je n'ai pas pu pédaler aussi vite que je l'avais prévu.

Je réalise que la bibliothèque fermera dans 20 minutes et que, sur la carte géographique, il n'y a pas d'autres bibliothèques qui sont encore ouvertes et que j'aurais le temps d'atteindre en bicyclette avant la fermeture. Alors, je vais reprendre la route pour me diriger vers l'ouest pour m'arrêter à Logos Park parce qu'il y a un terrain de camping là-bas. Je pourrai y passer la nuit. Qui plus est, demain matin, je pourrai aller à l'église. Logos Park est un terrain de camping

chrétien et il y a un culte en forêt qui a lieu tous les dimanches pendant la période estivale. Ensuite, je me dirigerai vers la ville de Pembroke. La bibliothèque Arnprior est le troisième arrêt dans mon voyage. Je dis troisième, parce que je considère la succursale de Cumberland comme la première bibliothèque que j'ai vue au cours de mon voyage. J'aime bien inclure la journée de préparation d'un voyage comme faisant partie du voyage.

La bibliothèque d'Arnprior est vraiment chouette! Non, à bien y penser, je retire ce que j'ai dit auparavant quand je disais que j'aurais voulu rebrousser chemin et retourner à Ottawa. Ça vaut la peine de partir à l'aventure, de faire un voyage à vélo pour aller explorer d'autres bibliothèques. Quand je vois à quel point cette bibliothèque est formidable que ce soit le personnel, les livres, les arts, le design, la luminosité, la signalétique, etc. Je suis certain de voir d'autres belles bibliothèques dans mon parcours vers le nord-ouest. J'ai planifié mon trajet avec Google Maps, en fait j'ai imprimé une carte géographique m'indiquant toutes les bibliothèques qui se trouvent dans chaque ville au nord-ouest d'Ottawa jusqu'à North Bay. Au jour le jour, je vais décider à quelles bibliothèques je participerai. J'utilise le verbe «participer» au lieu du verbe «visiter». Je trouve que le verbe «visiter» a une connotation plus passive. Quand je dis que je vais participer dans une bibliothèque, c'est comme si ma présence était importante. Je participe en étant présent, en posant des questions au personnel, en m'inscrivant à un atelier qu'offre la bibliothèque, en faisant des suggestions d'achat de livres, en utilisant les services, en visitant le site internet, en lisant le dernier procès-verbal de la BPO, en essayant de comprendre les rapports budgétaires... Il y a plein de choix, plusieurs manières de participer à la bibliothèque. Comme ma mère me dit toujours : «tout est intéressant, il suffit d'être intéressé».

Bibliothèque publique de la région de Whitewater :

Succursale Cobden

En ce moment, il y a des nuages qui cachent le soleil, ce qui est bien parce que la température est supportable. Comme je suis assis sur un banc public, je ne suis pas à mon aise alors je ne crois pas que je vais écrire beaucoup. D'emblée, je dois dire que je trouve que j'ai la mèche courte, que je me fâche pour un rien. C'est la succursale Cobden qui m'a fait remarquer ce trait de caractère. Il faisait extrêmement chaud sur la route pour arriver ici. On dirait que la chaleur et surtout le soleil qui me tapait sur la tête pendant mon voyage pour arriver ici aient augmenté mes craintes les plus profondes.

Pour me situer, je suis présentement à Cobden au coin de la rue Main et de la rue Gould. Je suis assis sur un banc à environ 80 mètres de ce qu'on appelle en anglais la «Little Free Library» (LFL). On la nomme de plusieurs manières en français, par exemple la «Bibliothèque d'Échange» (BE) ou la «Petite Bibliothèque Libre» (PBL) ou la «Petite Bibliothèque Communautaire» (PBC). Le concept de la PBC est simple: c'est tout d'abord une bibliothèque, dans le sens de «meuble dans lequel sont rangés des livres», que le propriétaire confectionne généralement lui-même et qu'il place au-devant de sa maison. Ensuite, le principe est qu'un passant peut prendre un livre gratuitement, à condition qu'il laisse lui aussi un livre dans la Petite Bibliothèque Communautaire. Je ne m'attendais pas à voir une PBC et encore moins de ce type. J'espérais la manifestation d'une bibliothèque publique et je n'en ai pas trouvée une qui soit ouverte. Par contre, la ville a mis à la disposition de tous une Petite Bibliothèque Communautaire. Je crois que c'est la ville qui en est le propriétaire parce que la PBC est située sur le terrain de l'Hôtel de Ville de Cobden.

C'est original et simple la manière dont la PBC a été confectionnée. On a pris 4 troncs d'arbre d'environ 7 pieds de hauteur et chaque tronc a été planté au sol, l'un à côté de l'autre, de façon à former un cercle. Chaque tronc d'arbre porte encore leur écorce et est de diamètre semblable. Aussi, dans chacun des troncs, il y a deux ou trois fentes rectangulaires dans lesquelles on a inséré une boîte qui a une portière. Les boîtes ont cinq côtés faits en bois, mais le sixième côté est une portière que les gens peuvent ouvrir pour prendre un livre. Pour la portière, on a encadré une feuille de plastique transparent de manière à ressembler à une vitrine pour que les passants puissent voir les titres des livres sans nécessairement avoir besoin d'ouvrir la portière. ...

Je veux profiter pleinement de mes vacances, avoir le moins de soucis possible et m'amuser au max, mais je trouve que c'est difficile de me sentir heureux quand j'ai des problèmes qui me préoccupent. Il faut absolument que je reparle de ce qui me tracasse.

J'ai eu un échec à mon cours de comptabilité. Je sais en mon for intérieur que j'aurais pu faire mieux et réussir ce cours. J'avais suivi ce cours au choix parce que je me disais que ce serait un bonus pour ma carrière. Un «cours au choix» est un terme qui désigne un cours qui ne fait pas partie de l'ensemble des cours offerts dans mon programme d'étude. Je suis en train de faire mon bac en sciences sociales et il y a un cours dans le cadre du certificat en gestion qui m'intéressait, donc je l'ai sélectionné pour pouvoir faire une demande auprès de ma faculté pour l'intégrer dans mon programme par la suite.

Je regrette d'avoir suivi le cours de comptabilité. Si j'avais su que la charge d'étude serait aussi lourde, je n'aurais pas suivi ce cours. Je ne m'y connais pas en comptabilité et j'ai voulu m'initier aux sciences comptables, alors j'ai pris ce cours dans un programme autre que le mien. Les autres élèves qui sont déjà dans un programme de gestion ou de comptabilité ont eu la

compréhension plus facile que moi, en tout cas c'est la conclusion à laquelle je suis venu après avoir constaté la rapidité avec laquelle il finissait un soi-disant simple exercice en classe. Je travaille à temps plein et j'ai suivi 2 cours d'été. Un dans mon programme d'étude et un cours au choix. J'en ai validé un, mais l'autre je l'ai échoué. Je misais sur mon examen final pour remonter ma moyenne générale pour ce cours, mais l'examen final était plus difficile que je l'aurais cru. Il va falloir que je reprenne le cours de comptabilité ou m'inscrire à un autre cours pour pouvoir compléter mon bac.

Depuis trois ans, je travaille à temps plein et j'étudie à temps partiel en suivant un à trois cours par session. Je m'étais inscrit au programme de prêts et bourses pour mon diplôme collégial et pour la première année de mon bac. Ensuite, je me suis mis à travailler à temps plein pour rembourser les prêts et bourses parce que je commençais à avoir des cauchemars quand je pense à ma dette d'étude. Je n'avais jamais suivi plus qu'un cours en été. J'ai suivi deux cours parce que je voulais en finir le plus rapidement possible afin d'avoir mon bac. Il y a un moment dans la vie où l'on a hâte de passer à une autre étape. Ça, c'est le moment où j'en suis rendu. Je voulais commencer ma maîtrise à l'Université de Montréal en septembre 2016 non en septembre 2017. De cette manière, je pourrais entrer à la maîtrise ce septembre à l'Université de Montréal. Je veux déménager et découvrir encore plus de bibliothèques et surtout y participer. On dirait qu'avec l'âge rester dans un même endroit me fatigue. Voir les mêmes personnes et prendre le même trajet d'autobus. J'ai voulu déménager dans une autre ville juste pour changer d'air. J'aime Ottawa, mais je voudrais quand même découvrir d'autres lieux.

J'ai été admis conditionnellement à l'Université de Montréal pour faire ma maîtrise en sciences de l'information, ce qui veut dire que si je passe mes deux cours, je serai accepté à la maîtrise pour devenir bibliothécaire. J'ai demandé un transfert au travail pour déménager à la compagnie sœur à Montréal. Je devais commencer dans environ 6 semaines. Les vacances que j'ai prises, je les ai accumulées. Je voulais prendre environ une semaine maintenant et une semaine avant mon transfert en début septembre.

Où j'en suis dans ma vie de 33 ans? J'aurais voulu commencer tout de suite ma maîtrise. Je rêve depuis longtemps de devenir bibliothécaire. Je suis fier que ce soit moi qui aie choisi ce métier. Je n'ai pas été influencé par mes amis ou forcé par mes parents de choisir ce métier. Avoir le choix c'est de se sentir libre comme je dis. Pour revenir à mon lieu de travail, j'ai dit à tout le monde que je déménagerais bientôt. Mes collègues de travail sont sûrement en train de me préparer une carte de départ, voire une fête surprise pour ma dernière semaine de travail à Ottawa qui aura lieu dans quelques semaines. Là, il va falloir qu'ils annulent tout. Le seul point positif dans tout ça, c'est que je n'avais pas encore signé mon bail pour le nouvel appartement que j'avais trouvé à Montréal.

Concernant la dette de 2000\$, elle représente le montant approximatif des frais de scolarité. Ces frais représentent le montant que j'ai à payer pour suivre les cours qui sont inscrits à mon horaire. Je n'ai pas encore terminé de payer mes frais de scolarité pour la session d'été. Il me reste qu'une toute petite partie que je compte payer lors de mon prochain chèque de paie. J'ai suivi deux cours et j'en ai validé un ce qui fait que j'ai au moins la moitié des frais de scolarité qui a bien été utilisée. L'école, c'est un investissement financier pour moi. M'endetter pour pouvoir payer mes cours, quand je sais que j'obtiendrai un diplôme à la fin, est pour moi une dette positive, mais si j'échoue un cours, il faut que je repaye ce cours. Cela fait que c'est comme si la première fois que j'ai payé le cours, l'argent avait été jeté à la poubelle.

J'ai oublié de mentionner mon parcours alors je vais le raconter. Hier, après avoir été à la

bibliothèque d'Arnprior, je suis allé camper à Serenity Hills. C'est un terrain de camping situé à mi-chemin entre Arnprior et Logos Park. Je n'ai pas pu me rendre à Logos Park parce que le soleil allait se coucher et je n'aime pas monter une tente quand il fait nuit. Alors je suis allé au terrain de camping le plus proche de l'endroit où je me situais.

Ce matin, au terrain de camping de Serenity Hills, j'ai bavardé avec un voisin. Je lui ai dit que j'allais à Pembroke et que je tente de visiter le plus de bibliothèques possible. Il m'a dit que puisque je me dirige vers Pembroke, il y a une bibliothèque à Cobden et que cette ville n'est pas trop loin de Logos Park. Elle sera ouverte jusqu'à 13 heures aujourd'hui. J'étais tellement content de la nouvelle parce que je ne croyais pas qu'il y avait une bibliothèque qui serait ouverte le dimanche dans les environs. Mais là, j'avais un dilemme, si j'allais à l'église, je n'aurais pas le temps de participer à la bibliothèque. C'était plus fort que moi, j'ai choisi de ne pas aller à l'église parce que de toute façon je me suis dit que je pourrais sûrement trouver une église à Pembroke qui a un culte le dimanche soir. Alors je suis parti pour Cobden.

Je me suis quand même arrêté à Logos Park, non pas pour aller à l'église, mais pour remplir d'eau mes deux gourdes parce qu'il faisait très chaud. Un personnel du terrain m'a offert deux bouteilles d'eau quand il a vu que je remplissais mes gourdes à un robinet situé à l'extérieur d'une vieille bâtisse. En fait, maintenant que j'y pense, je ne sais pas si l'eau du robinet était potable ou non, mais j'avais tellement soif que j'en ai bu. Logos Park a, dans l'entrée, l'architecture d'une arche qui m'intriguait beaucoup. C'était la première fois que je voyais une arche. On aurait dit un bungalow dans un bateau. Mais, je ne me suis pas attardé au terrain de camping, je voulais arriver le plus rapidement que possible à la bibliothèque publique de Cobden.

J'étais très excité en arrivant à Cobden. J'y suis arrivé vers 12:10 PM. Je ne savais pas où était la bibliothèque précisément. Sur la carte géographique que j'avais apportée, je n'avais pas indiqué cette bibliothèque (sans doute parce que je me doutais qu'elle serait fermée). Aussi, j'avais envisagé de me rendre à Pembroke par un autre chemin, en passant par le village de Beachburg, parce que je n'aime pas circuler à vélo sur l'autoroute. Si j'y suis obligé, ça va, mais si je peux l'éviter je prends un autre chemin.

Pour poursuivre mon histoire, je suis arrivé à Cobden par l'autoroute 17, je n'ai pas remarqué un panneau de signalisation routière indiquant la présence d'une bibliothèque municipale. Jusqu'à présent en Amérique du Nord, j'ai vu trois types de panneaux de signalisation qui indiquent la présence d'une bibliothèque dans les environs. Premièrement, il y a celui nommé le National Library Symbol adopté par l'American Library Association (ALA) dans les années 1980. C'est le panneau de signalisation le plus commun. Moi je l'appelle le I-8 parce que c'est la manière dont l'illustration de ce panneau a été identifiée dans le Manual on Uniform Traffic Control Devices, publié par le Fédéral Highway Administration (FHA), aux États-Unis d'Amérique. Le National Library Symbol est le pictogramme d'une personne qui lit un livre. Deuxièmement, il y a le panneau de signalisation I-370-2 qu'on retrouve surtout au Québec, c'est le pictogramme d'un bâtiment qui contient 5 livres. Ces deux panneaux de signalisation routière, le I-8 et le I-370-2, symbolisent la présence d'une bibliothèque dans les environs. Troisièmement, on peut voir un panneau de signalisation simplement avec le mot bibliothèque inscrit dessus. Ces trois panneaux sont souvent accompagnés d'un panneau de direction. Ce dernier pointe la direction où se trouve la bibliothèque et indique aussi le nombre de kilomètres à parcourir pour l'atteindre. Il existe aussi d'autres types de panneaux de signalisation qui indiquent la présence d'une bibliothèque, mais j'ai nommé ceux que j'ai déjà vus.

Encore une fois, j'ai coupé le déroulement de mon histoire. Pour poursuivre, je n'ai pas vu de

panneaux de signalisation, arrivé à Cobden. Alors j'ai suivi mon instinct: j'ai emprunté la rue Main et j'ai demandé à un passant quelles étaient les directions pour la bibliothèque. On m'a indiqué qu'elle se trouvait à 2 coins de rue de là où j'étais sur la rue Main, ensuite il fallait que je tourne à droite, après à gauche et enfin à droite près d'un LCBO. Il m'a aussi dit que la bibliothèque serait à côté d'un établissement de soins pour personnes âgées.

Quand je suis arrivé à la bibliothèque, je me suis aperçu qu'elle était fermée. J'étais en colère! Bon sang! Pourquoi est-ce que l'on ferme les bibliothèques les dimanches? En plus, la personne qui m'a renseigné ne m'a même pas dit si la bibliothèque était fermée. Qui peut ne pas avoir besoin d'une bibliothèque le dimanche?

Tout en restant debout devant la porte d'entrée de la bibliothèque, je m'apitoyais sur mon sort. Pourquoi est-ce que je n'ai pas demandé au passant tout à l'heure si la bibliothèque était ouverte? Quelle sorte de gens posent des questions non spécifiques? C'est pour ça que j'ai eu un échec.

Après quelques instants de remords, j'ai voulu me calmer. Ma curiosité m'incitait à tourner mon regard à l'intérieur de la bibliothèque pour que mon mental puisse y trouver refuge. À chacun son médicament! Mais je n'arrivais pas à voir l'intérieur parce qu'il y avait un pare-soleil aux portes d'entrée, du côté intérieur bien sûr, qui faisait en sorte que je ne pouvais pas voir l'intérieur de la bâtisse. Ensuite, mon attention s'est tournée vers le porche de la bibliothèque. Là se trouvait une ancienne boîte postale en métal servant de chute à livre pour le retour de documents à l'extérieur des heures d'ouverture. L'artefact a été légué par Poste Canada à la bibliothèque, d'après ce que j'ai pu lire de l'écriteau qui se trouve sur la boîte postale. Je trouve que les bibliothèques sont écologiques et économes par nature. Au lieu d'utiliser ses ressources financières pour acheter une chute à livre, la bibliothèque préfère se servir de cette ancienne boîte postale de Poste Canada comme chute à livre.

Ensuite, après m'être calmé, j'ai quitté le porche de la bibliothèque. J'ai décidé de rebrousser chemin pour retourner sur la rue principale et reprendre le trajet pour me rendre à Pembroke, mais je savais d'avance que les bibliothèques de Pembroke seraient fermées parce qu'on était un dimanche. Ce qui m'irritait un peu c'est que demain serait un congé civique. Ce dernier est un jour férié que la majorité des municipalités ou provinces au pays décide de commémorer ou de célébrer un événement ou une personne: la fête du Patrimoine en Alberta, la fête du Nouveau-Brunswick et le Jour du Colonel By à Ottawa sont des exemples. Ce qui est sûr, c'est que demain il n'y aura aucune bibliothèque d'ouverte. Si j'avais fait mon voyage à vélo dans la province du Québec, j'aurais pu trouver facilement une bibliothèque ouverte puisque cette province n'a pas ce jour férié.

J'ai décidé de rebrousser chemin pour sortir de Cobden afin de me diriger à Pembroke. Sur mon chemin de retour sur la rue Main, à moins de 10 mètres de l'endroit où j'avais demandé à un passant où était la bibliothèque, quelque chose sortait de l'ordinaire dans la rue. C'est comme s'il y avait des troncs d'arbre de poteaux électriques qu'on avait regroupés et coupés pour mesurer tout au plus 7 pieds de haut. C'est en m'approchant de ces troncs d'arbres que j'ai vu qu'il s'agissait en fait de ce que l'on appelle en anglais «Little Free Library». Ça m'a fait plaisir de voir cela.

Jusqu'à présent, je suis content de trois choses. Premièrement, d'avoir pu trouver la bibliothèque bien qu'elle fût fermée. Deuxièmement, le fait d'avoir réalisé ou accepter ma situation concernant mon échec à un cours dans mon programme et les conséquences qui viennent avec. Troisièmement le fait d'avoir vu une Petite Bibliothèque Communautaire dans la région.

J'avais pris une pause pour écrire dans mon journal et pour prendre une collation, mais je dois maintenant reprendre la route pour me diriger à Pembroke.

Bibliothèque publique de Pembroke

Je suis à l'hôpital régional de Pembroke et il est présentement 7 heures 10 du matin. Nulle part où aller. Je savais que la journée allait être plate alors mon cerveau essayait de répertorier, d'après mon expérience, où l'endroit le plus susceptible d'avoir une bibliothèque à Pembroke pourrait être. Je me suis dit qu'il y avait trois choix: soit dans un hôpital, dans une église ou dans un foyer pour personnes itinérantes. J'essayais de trouver une bibliothèque pour méditer, car à chacun son médicament.

Je savais que d'habitude les hôpitaux ont généralement une bibliothèque ou un centre de documentation qui est plus ou moins accessible au public. Par exemple, le centre hospitalier pour enfants de l'est de l'Ontario (CHEO) a la bibliothèque de ressources familiales Kaitlin Atkinson, les visiteurs peuvent se ressourcer en y empruntant ou en consultant des livres. L'Hôpital Général d'Ottawa a aussi une bibliothèque, mais elle est réservée au personnel employé de l'hôpital. C'est la raison pour laquelle je dis que la bibliothèque d'un centre hospitalier est plus ou moins accessible au public. Je dois me renseigner d'avance pour savoir si elle l'est.

Puisqu'aujourd'hui est un jour férié, c'est sûr que la bibliothèque de l'hôpital sera fermée, mais au moins je saurai qu'il y a au moins deux bibliothèques dans cette ville: la bibliothèque publique de Pembroke et celle de cet hôpital. C'est la raison pour laquelle je suis ici à cet hôpital afin de savoir s'il y a une bibliothèque ou non et si c'est ouvert aux visiteurs. Comme ça, je pourrai retourner demain à l'hôpital pour participer à la bibliothèque.

Malheureusement, le préposé au triage, puisque je suis rentré par l'entrée de l'urgence de l'hôpital, m'a dit que cet hôpital n'a pas le budget pour s'offrir une bibliothèque. Le truc le plus proche d'un service de bibliothèque est l'internet. La préposée au triage a enchaîné son discours en me disant que cet hôpital met à la disposition des patients et des employés trois ou quatre ordinateurs installés dans la cafétéria de l'hôpital. Elle m'a aussi dit que ces ordinateurs ont tous accès à l'internet, mais qu'il n'y a ni de livres ni de bibliothécaire. Faute de bibliothèque, je me suis dirigé à la cafétéria et je dois utiliser la bibliothèque virtuelle qu'est la toile.

...

Ça m'a fait du bien de raconter mon problème quand j'étais à Cobden. Présentement, c'est le temps des Jeux olympiques. Je ne veux pas me comparer aux athlètes, mais je dois dire que c'est difficile de faire face à l'échec. C'est comme si tout mon corps et mon âme me disaient que ce n'est pas possible que ça soit passé ainsi au sujet de mon cours d'été. Le fait de ne pas pouvoir commencer ma maîtrise le mois prochain est un coup dur pour moi. Mais, il faut que je commence à m'adapter à cette nouvelle réalité. Je vais écrire un courriel à mon employeur pour lui dire que je ne pourrai pas déménager à Montréal et que, s'il n'a pas déjà trouvé quelqu'un pour me remplacer, je souhaite rester à mon poste. Aussi, je dois contacter par téléphone le propriétaire du logement que j'ai trouvé à Montréal pour lui expliquer ma situation et lui dire que je vais rester à Ottawa.

Dans un voyage à vélo, j'ai compris qu'il faut être simple, ne pas s'encombrer avec des bagages inutiles, ne garder que l'essentiel. C'est une question de survie. Alors, je me suis aperçu que je me complique la vie pour rien. Au lieu d'aller à Montréal, je pourrais faire une demande à mon université parce qu'elle offre le même programme, mais contrairement à Montréal je pourrais commencer ma maîtrise en janvier... Ce qui est nettement mieux que de rester à poireauter jusqu'en septembre de la prochaine année. Je crois que j'ai voulu aller à Montréal pour changer

d'air et pour participer à beaucoup de bibliothèques, que ce soit au sein de la ville ou du Grand Montréal. Je n'avais pas du tout pensé à m'inscrire dans ce programme à mon université. Ce n'est pas une question qu'une université est meilleure que l'autre. Non, pas du tout! C'est plutôt que j'ai voulu changer d'air. J'aurais pu m'inscrire à l'Université McGill à Montréal, l'Université de Western Ontario à London, l'Université de l'Alberta à Edmonton, l'Université de Toronto, l'Université de la Colombie-Britannique à Vancouver, l'Université Dalhousie à Halifax en Nouvelle-Ecosse, mais j'ai choisi d'aller à Montréal à l'Université de Montréal. C'est comme si j'avais une certaine nostalgie de Montréal. Je ne sais pas pourquoi j'ai ce sentiment. Ce n'est pas comme si j'avais vécu longtemps à Montréal. Je n'y ai vécu que deux jours, c'était à l'époque où je suis venu au Canada pour la première fois.

J'ai oublié de mentionner un fait important: où est-ce que j'ai dormi hier soir? Je suis arrivé à Pembroke vers 4 heures de l'après-midi hier. Je me dirigeais à l'ouest de la ville pour aller dans un terrain de camping, mais je me suis arrêté pour remplir ma gourde d'eau dans un Tims Horton. Ce dernier se trouve en arrière de la bibliothèque publique de Pembroke et en est séparé par un cours d'eau. Un cycliste m'a salué pendant que j'étais au Tim et on a discuté pendant environ 20 minutes. J'ai oublié son prénom, malheureusement, mais son nom de famille est Walsh. Il m'a dit qu'il est né en Écosse et qu'il vit à Toronto depuis 15 ans. Petite parenthèse, le cycliste a le même nom de famille qu'une bibliothécaire que je connais, mais elle, par contre, elle est née ici. Il m'a aussi raconté qu'il fait un voyage à vélo pour rallier Kenora à Cornwall. Kenora est une ville à l'extrémité ouest de la province d'Ontario et Cornwall se trouve à l'extrémité est. Je lui ai dit que j'aime bien mon voyage à vélo, mais qu'aujourd'hui il me semble que ma journée est ennuyeuse. Il m'a dit que c'est normal dans un voyage à vélo qu'il y ait des journées plus sereines ou plus tranquilles que d'autres. Aussi, il m'a conseillé de mettre du piment dans mon voyage à vélo quand je ne suis pas à la bibliothèque. Par exemple, allez voir les cultivateurs, les saluer pour savoir quels produits ils vendent et m'intéresser à ce qu'ils font. Il m'a aussi dit qu'au lieu de dépenser de l'argent chaque nuit pour dormir au terrain de camping, il vaut mieux dormir à la belle étoile dans une forêt ou dans un terrain vacant, en bivouac quoi, sinon mon voyage à vélo va vraiment me coûter cher selon lui. Comme ça, j'ai une expérience plus proche de la Nature. Je vais me sentir petit face à la Nature et je serai reconnaissant pour chaque moment. Je pourrai même augmenter mon estime de soi. Ce que ce cycliste disait me motivait beaucoup. J'ai voulu suivre ses conseils.

J'ai donc décidé de me trouver un endroit à l'extérieur d'un terrain de camping pour dormir. Ça a été un défi et une cause de stress pour moi. J'ai parcouru le secteur industriel de Pembroke plusieurs fois pour trouver un endroit pour camper. J'ai cherché un endroit pendant au moins deux heures. Souvent, je passais par le même endroit trois ou quatre fois pour vérifier si c'était sécuritaire. Je ne voulais pas qu'un patrouilleur de nuit vienne et me dise de déguerpir. J'ai finalement décidé de monter ma tente en arrière d'une église protestante qui se trouve dans le secteur industriel. Il n'était pas indiqué qu'il y aurait un culte tard dans l'après-midi, donc il n'y aurait pas d'activité qui se déroulerait à l'église. Aussi, j'avais prévu de partir de bonne heure le matin.

Comme c'était ma deuxième nuit, je n'avais pas besoin de la lumière du soleil pour pouvoir monter ma tente. Je pouvais le faire à l'aide de la lueur de ma lanterne de camping. En arrière de l'église, c'était très bien: l'endroit le plus paisible que j'ai trouvé. Je n'ai pas eu une bonne nuit de sommeil cependant.

À peine si j'ai fermé l'œil pour trois heures au total. J'ai bien dit trois heures au total pas d'affilées. J'avais de la difficulté à dormir parce que je ne me sentais pas en sécurité. Je me sentais comme si j'étais dans l'illégalité. Et pour dire vrai, j'étais dans l'illégalité. J'ai monté ma tente sur une

propriété privée. Que cette propriété soit fréquentée pendant la nuit ou pas, j'étais tout de même dans l'illégalité. Pour pallier mon insécurité et pour me permettre de me calmer, j'ai fait beaucoup de mes exercices de relaxation.

J'ai fait des exercices que je considère simples: par exemple compter jusqu'à 10 en nommant des bibliothèques. Nommer 10 bibliothécaires que je considère comme des modèles. C'est important pour moi d'avoir un ou des modèles de gens que je voudrais être. Les qualités que je voudrais posséder. Le professionnalisme dont ils font preuve. Leur sourire. Leur façon de gérer une situation délicate qui s'est passée à la bibliothèque, etc.

J'ai nommé les 10 ateliers que j'ai aimés le plus. Je parle d'ateliers qu'a offerts la BPO et auxquels j'ai participé. Dans mon décompte, j'ai oublié de mentionner le cours de langue ukrainienne qui était offert un soir de semaine à la succursale Sunnyside. J'ai particulièrement aimé ce cours parce qu'il y avait deux bibliothécaires qui le suivaient aussi. Une qui travaille à la bibliothèque MacOdrum de l'université Carleton et une autre qui travaillait dans un cabinet d'avocats. Elles étaient jolies, captivantes et j'aimais dialoguer avec elles, mais elles étaient mariées. Ça a coupé court mes scénarios romantiques qui me trottaient dans la tête.

Comme je me sentais toujours stressé, j'ai fait d'autres exercices de relaxation juste pour augmenter mon niveau de concentration afin de ne pas tomber dans l'angoisse. Je considère que nommer 10 bibliothèques c'est facile, alors j'ai compté jusqu'à 30 et finalement jusqu'à 50. Ensuite, j'ai nommé des bibliothécaires qui portaient des baskets et ensuite les bibliothécaires qui ont exactement la même taille que moi. Les bibliothécaires sont souvent assis au poste d'accueil, ce qui fait que je ne vois pas leurs pieds et je ne connais pas non plus leur hauteur à moins qu'ils se lèvent pour me montrer un document ou quelque chose à la bibliothèque.

J'ai aussi nommé les bibliothécaires qui portaient une cravate. L'habillement d'un(e) bibliothécaire travaillant dans une bibliothèque publique est plus décontracté que celui ou celle qui travaille dans une firme d'avocat. Alors c'est rare qu'un(e) bibliothécaire porte une cravate. Cet exercice visait à augmenter ma concentration et à me débarrasser de mon anxiété en puisant dans mes souvenirs. À chacun son médicament! Je me suis arrêté à quatre bibliothécaires après 20 minutes de réflexion. ... Je me suis réveillé vers 5 heures du matin. Une chose qui m'étonne dans cette randonnée, c'est que je me réveille quand le soleil se lève tandis qu'à la maison j'aurais pu dormir jusqu'à 11 heures du matin. J'aime le fait de me réveiller tôt. Ce matin, je me suis même mis à m'imaginer avoir une maison dans laquelle il y a un grand puits de lumière dans ma chambre. Comme ça, j'aurais une sensation proche de celle que j'ai aujourd'hui. Par exemple, je rêve d'avoir tout un pan de mur de ma chambre composé de vitre dans ma maison idéale comme un des murs vitrés de la succursale Beaverbrook de la BPO.

Pour revenir à la planification de ma journée: aujourd'hui, je vais aller visiter les fermes au lieu de rester ici dans la cafétéria de l'hôpital. Il est encore tôt, donc je vais aller demander du lait de vache cru dans une ferme à l'extérieur de la ville. Je n'ai jamais goûté de lait cru depuis que je suis au Canada. Ensuite, vers midi, je vais prendre le chemin du retour pour aller à Ottawa. Puisqu'on est lundi, j'arriverai à la maison au plus tard ce mercredi. Je sens que j'ai assez médité et mes jambes sont fatiguées. De plus, j'ai beaucoup de choses à régler à l'école. Il faut que j'aille rencontrer mon adjoint scolaire, m'inscrire dans un autre cours pour la session prochaine et consulter la copie de mon examen final.

Bibliothèque publique de Deep River

Après deux jours sans avoir eu accès à une bibliothèque publique, je suis heureux comme un poisson dans l'eau d'être à la bibliothèque publique de Deep River. Je me sens dans mon élément.

J'avais dit, lorsque j'étais à Pembroke, que j'allais retourner chez moi, mais je ne me sentais pas vraiment prêt à retourner chez moi. C'est à la bibliothèque publique de Deep River que j'ai constaté que je n'étais pas prêt et que j'ai bien fait de continuer mon voyage. Tout d'abord, je vais parler de ma journée d'hier à Pembroke.

En quittant l'Hôpital Régional de Pembroke, je ne suis pas allé visiter des fermes comme prévu. Je ne voulais pas sortir de la ville. J'ai fait deux tours de la partie est de la ville. Je prenais la route 41 qui se transforme en rue Mackay, puis j'ai tourné à gauche pour prendre la route 148 afin de rejoindre la route 41 au nord de la ville. Je cherchais quelque chose d'intéressant à faire ou à voir dans le secteur, mais je n'ai rien trouvé. Ensuite, je suis allé manger. Après, je me suis rendu à la bibliothèque de Pembroke juste pour me désennuyer. À chacun son médicament! Je savais déjà qu'elle était fermée en ce jour férié, mais je voulais pouvoir apprécier l'architecture.

La bibliothèque a de grandes fenêtres. J'ai cru voir du Mondrian dans le style des fenêtres. Piet Mondrian est un peintre connu pour ses tableaux faisant partie du mouvement néoplasticisme. Un tableau du mouvement néoplasticisme est comme une mosaïque d'éléments de forme carrée ou rectangle qui ont une bordure noire. Les carrés et les rectangles peuvent être de différentes tailles ou de couleurs. Le jaune, le rouge et le bleu sont les couleurs privilégiées pour remplir les carrés et les rectangles, mais ils peuvent aussi être peints de blanc et de noir.

Comme je l'ai mentionné plus haut, je trouve que les fenêtres de la bibliothèque publique de Pembroke ont un style de composition de grilles un peu comme les peintures de Piet Mondrian. Je veux dire par là qu'une fenêtre est construite de multiples vitres qui sont séparées par une planche de bois au lieu des bordures noires de Mondrian, de manière à ce qu'on voie des vitres de formes rectangulaires ou carrées. Les couleurs primaires ne sont pas peinturées sur la vitre, mais certaines vitres sont peinturées de divers tons de bleu.

Je me tenais à côté de mon vélo en avant de la bâtisse tout en bas de l'escalier pour regarder les fenêtres. Le point décisif de ma journée à Pembroke s'est déroulé à ce moment, devant la bibliothèque. J'ai rencontré une madame du nom de Francine. Elle avait garé sa voiture sur la rue au lieu de rentrer dans l'aire de stationnement qui se situe du côté droit de la bibliothèque. Elle avait emprunté des livres et voulait les déposer dans la chute à documents, mais elle en avait emprunté trop et elle voulait les emporter tous d'un seul coup de sa voiture à la chute à livres. J'ai vu qu'elle avait besoin d'aide. Je l'ai saluée avec un sympathique «Comment ça va?» et je lui ai aussi demandé «Avez-vous besoin d'aide?» Elle a répondu «*Komsémné*» et «Awaye donc». J'étais perplexe. J'avais compris ce que veut dire «Awaye donc», mais je n'ai pas compris ce qu'elle m'a dit au début. J'ai même pensé qu'elle parlait une autre langue. Par réflexe, je lui ai redemandé si elle avait besoin d'aide. Elle m'a répondu encore: «Awaye donc».

Je l'ai aidée à transporter ses livres pour les déposer dans la chute à documents tout en continuant à converser avec elle. J'ai voulu savoir ce que ça mange en hiver «*Komsémné*». Elle m'a expliqué que son père avait l'habitude de répondre cela. Son père n'était pas très bavard, mais il était toujours franc. Elle m'a expliqué que l'expression «*Komsémné*» veut dire «comme c'est mené». Alors, j'ai dit «Ah. J'ai compris».

Tout de suite, je me suis ravisé parce que je me suis aperçu que je ne comprenais pas l'expression «comme c'est mené». Alors, je lui ai demandé d'où vient cette expression et ce que ça veut dire. Elle m'a expliqué que ça venait sûrement de l'ancien temps. Elle a spécifié que ça venait de l'époque de la colonie française. Elle enchaina : * Mon père était cultivateur et il utilisait une charrue pour labourer sa terre. «*Komsémné*» est une expression qu'utilisaient les cultivateurs. Si vous menez bien votre charrue alors vous aurez de belles lignes droites au sol, en l'occurrence un labour régulier. En d'autres mots, ça veut dire que si vous gérez bien vos affaires, tout se passera pour le mieux. T'as le résultat de ton niveau d'effort et de discipline appliquée à la tâche que tu fais. C'est une façon d'être dans le moment présent, de se responsabiliser, de s'affirmer et de prendre conscience de sa situation. C'est une façon de prendre un moment de réflexion et de constater sa situation, que l'on aime ou pas. L'important est d'en prendre conscience. Il faut qu'à chaque fois que tu prononces «*Komsémné*», tu puisses faire face à ta réalité. Elle m'a dit qu'elle avait de la difficulté à transporter ses livres et certains des livres étaient sur le bord de s'échapper de ses bras pour tomber par terre. Alors, elle me dit qu'elle n'allait tout de même pas me répondre «oui ça va bien».

Je lui ai dit que c'était une bonne expression, mais que j'ai toute même peur d'offenser les gens en l'utilisant, parce que je la trouve un peu bête, voire sarcastique. Elle m'a répondu que c'était l'expression de son père et qu'elle l'utilise souvent pour commémorer la façon dont son père, qu'elle aimait réellement, parlait.

Elle m'a aussi dit qu'elle ne trouve pas que l'expression sarcastique, elle la trouve plutôt réaliste. En fait ce qu'elle trouvait sarcastique, c'est quand elle va au dépanneur et que le caissier lui dit «comment ça va?» et qu'elle, elle répond «ça va bien». Elle croyait que les gens qui posent la question se fichent bien de savoir comment l'autre va et ceux qui répondent, s'e fichent aussi d'exprimer leur situation. Elle m'a éduqué! C'est une dame plein de gaieté et de franchise. On a jaser une bonne quinzaine de minutes, à l'ombre près de la chute à documents. Elle m'a raconté beaucoup de choses: qu'elle est métisse et franco-ontarienne, qu'elle est née dans la région de Pembroke, que son père venait d'un petit village à côté de Sherbrooke au Québec. Elle m'a même parlé de la bibliothèque publique de Pembroke. Elle m'a dit qu'on a fêté le 100e anniversaire de l'immeuble en 2014. Elle m'a parlé de feu Alma Beaty, la première bibliothécaire à la bibliothèque de Pembroke. Sans aucun doute, il faut que je revienne un jour à Pembroke pour visiter cette bibliothèque. Je trouve que Francine connaît très bien sa bibliothèque. Elle m'a aussi dit que c'est une bibliothèque Canergie. Andrew Canergie est un philanthrope né au 19e siècle qui a financé la construction de bibliothèques publiques à travers le monde par le biais de sa fondation. On qualifie une bibliothèque qui a été financée par la fondation Canergie de bibliothèque Canergie. Par exemple, la succursale Rosemount de la BPO est une bibliothèque Canergie. Pour revenir à ma conversation avec Francine, je lui ai parlé de ma venue au Canada en 1991, du voyage que je fais présentement, de mes études qui ne vont pas très bien, etc. Ensuite, on s'est quittés malheureusement, parce qu'il faisait trop chaud.

J'ai exploré les environs de la bibliothèque. J'ai eu la chance de rencontrer le diacre Adrien Chaput qui a été bien aimable d'ouvrir les portes de la cathédrale Saint Columbkille pour que j'aie la visiter. J'en ai même profité pour faire une prière. En sortant de l'église, j'ai demandé au diacre de se servir de mon cellulaire pour me prendre en photo. C'est à ce moment que j'ai réalisé que je n'avais pas encore pris de photo de moi durant le voyage. Je n'ai que pris des photos des bibliothèques que j'ai visitées.

Ensuite, on s'est dit au revoir. De l'endroit où j'étais, je me suis dirigé vers le nord-ouest de Pembroke par la rue Pembroke Ouest. Après avoir pédalé à peine 15 minutes, j'ai constaté, à

l'aide d'un panneau de signalisation routière, que la route où je circulais menait à Petawawa. Alors, je me suis dirigé vers cette ville juste pour le plaisir de pédaler. Après Petawawa, je me suis dirigé vers Deep River parce que, tant qu'à y être, mieux vaut continuer mon voyage vers le nord d'ouest. De plus, je n'avais pas noté sur ma carte s'il y avait une bibliothèque à Petawawa, mais j'en avais noté une à Deep River. C'est la raison pour laquelle je ne me suis pas attardé à Petawawa.

À mi-chemin entre Petawawa et Deep River, sur l'autoroute 17, j'ai rencontré une autre femme. Je n'ai pas retenu son nom. C'est un de mes défauts: j'ai de la difficulté à retenir les noms des gens. Elle sortait du travail et empruntait la route pour s'en aller chez elle en direction de Deep River. Elle s'était arrêtée en bordure de l'autoroute 17 pour cueillir des bleuets. Elle m'a invité à en faire de même. J'ai accepté. D'une certaine manière, je n'avais pas le choix parce que je n'avais plus de collations et j'avais vraiment faim. J'avais encore de l'eau, mais plus rien à manger. Elle m'a dit qu'il y avait cinq différentes sortes de bleuets qui étaient présents là où l'on était et elle m'a appris à les identifier. J'en mangeais pendant que j'en cueillais. J'ai réussi à remplir deux petits sacs Ziploc pour subvenir à mes fringales durant le trajet jusqu'à Deep River.

Je n'avais jamais mangé de bleuets, en plus de 20 ans au Canada. En fait, j'ai mangé des muffins aux bleuets et des tartes aux bleuets, mais je n'en ai jamais mangé cru et frais comme pour les fraises et les framboises. Le goût des bleuets est succulent. Rien à voir avec le goût des muffins aux bleuets, remplis de sucre synthétique, que j'achète au Tim Hortons. Je trouve que c'est mieux de les manger frais et j'ai aussi trouvé qu'ils sont de formidable coupe-faim. Ça m'a rassasié!

Je suis arrivé à Deep River en fin d'après-midi. Je suis allé me balader dans la ville pour savoir où était située la bibliothèque. Ensuite, j'ai soupé dans un resto. Par la suite, j'ai circulé dans la ville pour chercher une place où dormir. J'en ai trouvé une près d'un boisé qui se trouve en arrière d'un magasin d'artisanat sur l'autoroute 17. Alors, ceci conclut le résumé de ma journée d'hier. ... Aujourd'hui, je me suis levé tôt à cause du lever du soleil. Je crois vraiment que mon horloge biologique est réglée en fonction de notre Étoile. Ensuite, je suis allé prendre un verre d'eau chaude au Tim-Hortons. Le matin, j'aime boire un verre d'eau chaude, j'en ai pris l'habitude depuis plus d'une dizaine d'années. Un peu plus tard, j'ai pris le petit-déjeuner dans un café qui s'appelle The Bean House à moins d'une minute à vélo de la bibliothèque publique de Deep River.

Je suis présentement à la bibliothèque publique de Deep River. Dès mon arrivée, à 10 heures du matin, l'heure de l'ouverture, j'ai parlé avec Tom, le bibliothécaire, pour me renseigner sur cette bibliothèque.

J'ai utilisé un ordinateur de la bibliothèque pour voir si mon employeur avait répondu à mon courriel. Pas encore. En après-midi, je suis sorti pour aller visiter les environs. J'ai visité le musée canadien de l'Horlogerie qui se trouve à moins de 5 minutes de la bibliothèque à vélo. J'ai aussi profité de la plage à Deep Grove parce que ça faisait deux jours que je ne m'étais pas baigné. Je ne puis pas, enfin, je l'espère! Je ris de moi-même. Mais, je dois dire que ça m'a fait du bien d'aller me baigner surtout avec cette chaleur qui sévit depuis samedi.

...

À mon retour en après-midi, je dois dire que j'étais content de voir que mon employeur a répondu à mon courriel. Il m'a dit qu'il y aura toujours une place pour moi dans la compagnie et qu'il n'avait pas engagé un nouvel employé. Mais j'avais encore peur de l'avoir déçu. Je crois que même s'il trouve que je suis un bon employé, il espérait que j'aspire à un avenir meilleur en commençant ma maîtrise. Pour revenir à la bibliothèque, il y a un objet très intéressant, une horloge. C'est une

«American Black Mantle», donnée à la bibliothèque par le musée canadien de l'Horlogerie. Je crois que le mot «mantle» ou «mantel» peut se traduire en français par «manteau» comme pour un «manteau de cheminée» qui est la finition décorative tout autour du foyer. L'«American Black Mantle» est un type d'horloge dit de cheminée ou de foyer parce qu'on place généralement l'horloge sur le manteau de cheminée.

Je trouve que d'avoir placé cette horloge sur le manteau de cheminée de la bibliothèque publique de Deep River apporte une touche traditionnelle et rustique au décor. Le carillon de l'horloge sonne chaque heure et un coup à la demi-heure. Ça m'a étonné, c'est la première fois que j'entends le carillon d'une horloge qui sonne aussi fort dans une bibliothèque. D'habitude, le son est bas pour ne pas perturber les lecteurs. Après mûre réflexion, je trouve que le son du carillon de l'horloge est doux pour les oreilles sauf la première fois que je l'ai entendu sonner.

J'ai longuement cogité sur cette horloge et sur la notion du temps. Chaque mouvement de l'aiguille dure une seconde et chaque seconde est différente de la précédente. Je veux dire par là que les événements qui se produisent à une seconde donnée seront différents à la prochaine seconde si l'on tient compte de l'espace-temps. Le contenu du journal d'hier n'est pas le même que celui d'aujourd'hui, même si les nouvelles étaient mises sous presse à la même heure chaque jour. Ce qui m'a fait penser que je n'avais pas lâché prise. Mon temps s'est arrêté depuis jeudi dernier, le jour où j'ai reçu mes notes finales pour les cours que j'ai suivis cet été. Je m'en voulais encore d'avoir eu un échec. Logiquement, j'avais accepté ma situation, mais dans mon cœur je n'étais pas en paix.

Cette horloge me faisait penser au temps et à la distance parcourue. Si j'ai une blessure, il est important de prendre le temps pour la laisser guérir. Il faut que j'utilise les ressources qui me sont offertes pour pouvoir guérir. Comme je me dis souvent «à chacun son médicament»! De la Bibliothèque publique de Pembroke, j'avais besoin d'aller voir une autre bibliothèque avant de retourner à Ottawa: chez moi à Orléans, plus précisément. Il est important que je laisse le temps faire son temps. C'est à cause de l'horloge de la bibliothèque que j'ai décrite plus haut que j'ai réalisé que je n'étais pas prêt à retourner à Ottawa. Il me fallait encore du temps.

Tout en continuant ma réflexion sur l'horloge, le temps et de l'expression «*Komsémné*», j'ai réalisé que je n'avais pas pris les moyens de réussir. Si je n'avais pas suivi deux cours d'été et si j'avais consacré plus d'heures à l'étude et moins d'heures au travail, je crois que j'aurais augmenté mes chances d'avoir une meilleure note. Tous les signes étaient là, mais je ne les ai pas vus. J'étais préoccupé par autre chose, sûrement le travail ou le fait que je me préparais à déménager dans une autre ville. J'avais les pensées ailleurs au lieu d'étudier pour le cours de comptabilité. Je dois avouer que la vie fonctionne en bonne partie «*Komsémné*».

Demain, je m'en vais directement à la bibliothèque publique John Dixon à Mattawa, car je veux poursuivre mon voyage à vélo. D'après ma carte géographique, c'est une longue route d'ici à Mattawa et il me semble qu'il y a beaucoup d'élévations, ce qui veut dire qu'il y a des montagnes. De plus, je sais que le soleil va augmenter ma fatigue alors je compte partir tôt pour arriver le plus rapidement possible pour participer à la bibliothèque John Dixon. Ensuite, je retourne chez moi à Orléans pour me reposer du voyage à vélo avant de recommencer le boulot.

...

Il y a un bus voyageur qui fait la liaison Mattawa-Ottawa chaque jour. En fait, l'autobus passe en pleine nuit vers les deux heures du matin. J'ai appelé Greyhound, une compagnie d'autocar, plus tôt dans l'après-midi pour savoir si un service faisait le trajet Mattawa-Ottawa et connaître quelles

seraient les procédures pour transporter ma bicyclette.

Ottawa-Mattawa, ça me convient ! De plus, ça rime. Je ne m'en veux pas trop de ne pas pouvoir me rendre à North Bay. J'ai une contrainte de temps et des affaires à régler à Ottawa, ce qui fait que je ne peux pas m'attarder plus longtemps au voyage. Je dois dire que, pour un premier voyage à vélo, je suis satisfait et j'aime la persévérance dont j'ai fait preuve. Au début du voyage, je voulais rentrer chez moi. Pourtant, le voyage jusqu'à présent vaut entièrement la peine.

En résumé, à Mattawa, je prendrai l'autobus voyageur pour me rendre à Ottawa. Je n'aurai pas besoin de retourner à bicyclette, ça aurait pris trop de temps et j'ai besoin de quelques jours de repos avant de recommencer ma vie effrénée. <<<

Bibliothèque John Dixon : Bibliothèque publique de Mattawa

...

La vie est mystérieuse

...

Il y a tant de choses à découvrir.

...

Parfois, j'arrive dans un lieu ou dans une ville et je me mets à rêver de m'y installer. C'est comme ça que je me suis senti quand je suis arrivé à Mattawa. Je me dis que ça serait bien de vivre ici. Il y a quelque chose d'accueillant dans cette ville. Je ne peux pas le définir. L'atmosphère me semble fascinante, je n'ai pas encore fait le tour de la ville, mais je l'aime bien. Il y a quelque chose de serein et de spirituel ou c'est peut-être moi qui vois les choses autrement.

Je suis profondément joyeux. «Joyeux», pas dans le sens de «j'ai réussi», ou «j'avais raison», mais «joyeux» dans le sens de, content d'«être», de «j'apprécie». La vie est mystérieuse. J'ai l'impression que tout ce qui se passe dans ma vie devait se passer ainsi, que j'aie travaillé assez ou pas assez, je me sens comme si tout devait se passer ainsi! Que je suis là où je devrais être. C'est difficile pour moi de mettre des mots sur ce que je ressens.

...

La paix intérieure, c'est quelque chose de précieux.

...

Oh si je pouvais rester dans cet état toute ma vie!

...

Parfois, j'entends dire, de la bouche de quelqu'un qui a le cancer, qu'il ne souhaite sa maladie à personne, mais que la situation dans laquelle il se trouve est la meilleure chose qui aurait pu lui arriver. Ce n'est pas le cancer, mais la paix intérieure qui fait que la personne voit la vie d'une manière totalement différente, voire se crée des solutions là où il n'y en a pas. Dans la même veine, quand j'arrive devant une montagne ou une difficulté et que je pense que c'est la fin de la route, je commence à maudire ma situation. Si j'ai bien travaillé, je me dis que c'est injuste que ça

se passe ainsi. Si je n'ai pas assez travaillé alors je dis que c'est juste, mais que je n'aime pas ce que je suis en train de vivre. Vivre une paix intérieure fait en sorte, que peu importe la situation dans laquelle je suis, je sens que c'est le meilleur endroit où je pourrais être parce que je ne vois que des possibilités qui s'offrent à moi. Comme si la paix intérieure faisait des routes là où il n'y en avait pas.

...

De Deep River à ici, que la route était belle! C'était toute une aventure. De toute la randonnée, c'est la partie que j'ai aimée le plus, tellement le paysage était pittoresque. Ça a aussi été un challenge pour moi de parcourir tous ces kilomètres à vélo.

Un challenge parce qu'il y avait beaucoup de montagnes à gravir, de vents à affronter, de véhicules à surveiller, surtout les poids lourds. Souvent, je m'arrêtais et je regardais le camionneur dans les yeux pour m'assurer qu'on ait un contact visuel avant de me remettre à pédaler. On ne sait jamais: un accident est si vite arrivé. Je me suis aussi vêtu d'une veste de cycliste de couleur vive pour augmenter ma visibilité à vélo auprès des automobilistes.

...

Je trouve que la vue était magnifique en haut des montagnes. Oui, des montagnes, j'en ai grimpé beaucoup à vélo. À chaque montagne que j'avais fini de gravir, arrivé à la cime (le point le plus élevé de la montagne), je m'arrêtais pour admirer le chemin parcouru et je prenais un moment pour apprécier la descente mentalement. Je trouve que j'ai une certaine euphorie quand je dévale une montagne à vélo alors je me prépare mentalement à savourer la descente.

...

Oui, le mari d'Amanda avait raison au sujet de gravir les montagnes à vélo. Je ne crois pas avoir mentionné Amanda et son mari dans mes écrits. C'est un couple très dynamique qui aime particulièrement faire des voyages à vélo. Amanda étudie à l'université près de la ville d'Hamilton en Ontario. Elle fait beaucoup de compétitions sportives et je trouve qu'elle a un grand cœur: elle m'a offert une lampe que je peux fixer à mon vélo. Son mari, lui, est perspicace, très sage et il aime aider les gens. Ils étaient mes voisins du lot que j'ai loué pour dormir dans le terrain de camping de Serenity Hills. C'était la période après avoir visité la bibliothèque publique d'Arnprior.

Je me rappelle d'une conversation que j'ai eue avec le mari d'Amanda. J'ai oublié son nom malheureusement. On parlait de ce que l'on aime le moins quand on fait du vélo. Moi je lui disais que c'était les montagnes, il a acquiescé, mais il m'a dit que de rouler contre le vent est pire que grimper des montagnes à vélo. Moi, je trouvais que les montagnes étaient pires parce que mes jambes s'épuisent plus rapidement que lorsque je n'ai qu'à me soucier du vent.

C'est maintenant que je réalise qu'il a un meilleur argument que le mien. Le mari d'Amanda me disait que, quand il roule face contre vent à vélo, il ne sait pas quand le vent va cesser tandis que quand il gravit une montagne, il risque de rechigner et de se plaindre que ses muscles jambiers lui font mal, mais de ses yeux, il peut juger la distance qu'il lui reste à parcourir pour arriver à la cime. De là, il sait quand sa souffrance va être terminée. Autrement dit, sa souffrance a une fin. Par contre, il ne peut pas prévoir quand le vent s'arrêtera. Il n'a aucun point de repère. Il ne peut pas se fier aux nuages ni aux balancements des branches d'arbres pour prévoir quand le vent cessera. Après avoir grimpé toutes ces montagnes et pédalé parfois face au vent, je trouve qu'il a entièrement raison. Rouler face au vent est le pire!

...

Petite parenthèse. Je m'en rappelle maintenant, de son prénom. Phillip! C'est ça le nom du mari d'Amanda. C'est Philip.

....

Je suis ici à la bibliothèque publique John Dixon. Je me sens en paix mentalement, spirituellement et émotionnellement. Tellement en paix que j'ai oublié de calculer combien de temps ça m'a pris pour arriver ici. C'est une information qui n'est pas importante. J'ai encore beaucoup de temps avant que la bibliothèque ferme. Je vais donc me permettre d'écrire le plus que je peux parce que mon périple à vélo se termine ici. Je me sens en paix et ça me suffit. Je crois avoir parcouru assez de kilomètres pour clore mon premier voyage à vélo.

La bibliothèque publique de Mattawa est l'endroit idéal pour terminer mon excursion. La bibliothèque est située dans une institution scolaire. C'est comme si le lieu m'invitait à me plonger dans mon enfance. Mon enfance, en Haïti. Je me rappelle ma cour d'école, le fait de jouer au football (ou soccer, comme on dit au Canada) dans la cour avec mes camarades de classe, les rires, les joies, les peines, le fait de se mettre en rang pour faire la rentrée en classe à la fin de la récréation, etc. Tous ces souvenirs refont surface dans mon esprit, mais sans provoquer de panique et de regret.

Mon enfance, c'était l'époque de la guerre en Haïti. Je devais avoir 6 ans ou 7 au max. Je ne me souviens pas de la guerre, de qui était l'ennemi. C'est juste une façon pour moi d'exprimer que c'était le chaos. En fait, je crois que j'ai choisi le mauvais mot. Ce n'était pas ni une guerre ni le chaos, c'était une période d'instabilité politique. Mais je trouve aussi que le terme instabilité politique est un peu vague. C'était en 1991, je ne veux pas nommer les partis politiques ou les figures marquantes de cette période. De toute façon, avec le recul, je crois que même si l'on changeait les têtes d'affiche, on aurait eu le même résultat. Ce n'était pas une période pour vivre sécuritairement en Haïti. Le pire c'est que l'instabilité politique perdurait depuis bien avant les dates que j'ai mentionnées malgré les changements de gouvernement. De nos jours, la situation économique et politique est beaucoup mieux. Je me rappelle un événement précis dans mon enfance, toujours dans la même période de l'instabilité politique. C'était un jour comme tous les jours d'école. J'étais en élémentaire 1. L'équivalent de la 1^{re} année du primaire. C'était le jour du vocabulaire. En ce jour, le professeur, qu'on devait appeler «maître Roger», a demandé à chaque étudiant d'épeler trois mots, ce qui n'a rien d'un événement douloureux a priori. Mais la pratique de la pédagogie était différente. Si l'on épelait mal le premier mot, on avait trois coups de rigwaz. Un rigwaz est un fouet. Si j'essaie de concevoir la manière dont un rigwaz est fabriqué, j'évoque ce procédé: on prend deux lanières de peau de bœuf (elles sont de deux à trois pieds de longueur et d'une largeur d'environ d'un demi-pouce) et on les tresse. On les laisse sécher au soleil pendant quelques jours, ce qui fait que les lanières tressées durcissent. Le fouet a dorénavant l'apparence d'une tige effilée, mais a une certaine flexibilité quand on fouette. Appliqué sur la peau, le fouet brûle. J'ajouterais aussi qu'il y a quelques technicités dans la manière de fabriquer le rigwaz que je ne connais pas, ce qui fait que certains rigwaz étaient fabriqués pour que ça fasse plus mal que d'autres.

Alors, comme je disais, la pratique pédagogique adoptée par le professeur était que je reçoive deux coups de rigwaz si j'épelais mal le mot demandé. Ensuite, pour le deuxième mot, je recevais 4 coups de rigwaz et pour le troisième mot, 10 coups. Alors, voilà ce qu'étaient les règles. Généralement, après 3 coups je ne pouvais plus supporter la douleur.

Pour revenir à mon histoire, le maître Roger m'a appelé par mon prénom et m'a demandé d'épeler trois mots suivant le thème qu'on nous avait enseigné la veille. Les trois mots étaient les suivants: «pompiers», «ambulance» et «bibliothèque». La veille, on nous avait enseigné les types de services qui sont offerts dans la ville. Comme devoir, on avait un ensemble exhaustif de vocabulaire relié au terme vu en classe. Les vocabulaires étaient tirés principalement du dictionnaire et secondés par un manuel scolaire que seul le professeur possédait. Le professeur devait donc écrire les mots au tableau. Les élèves écrivaient ces mots dans leur cahier de notes et devaient les apprendre par cœur pour le lendemain.

Pour poursuivre mon histoire, je me suis levé de ma chaise pour me tenir debout afin d'épeler le mot «pompiers». Quand j'ai terminé d'épeler le mot, je hochais la tête pour avvertir le professeur. À l'instant, j'étais sûr que j'avais bien épelé le mot «pompiers», mais ce n'était pas le cas. Je ne savais pas quelle était mon erreur, mais le professeur m'a demandé de montrer mes deux plantes de main et il m'a infligé vigoureusement 2 coups de rigwaz. Une dans chaque main.

Au deuxième mot, j'ai mis des «e» à la place des «a» dans le mot «ambulance». Alors, le professeur m'a donné 4 coups. Ça fait vraiment mal, les coups de rigwaz. Zéro en deux, j'étais déçu de ma performance! J'aurais voulu que le maître Roger se passe des coups de rigwaz et qu'il me dise tout simplement que je n'avais pas assez étudié. Mais, à l'époque, c'était la façon dont mon professeur corrigeait ses élèves. À chacun son médicament, à chacun sa manière de procéder pour se sentir satisfait.

Je pleurais comme une madeleine quand il m'a demandé d'épeler le troisième mot, «bibliothèque», parce que les précédents coups de rigwaz me faisaient encore mal. Il me le demandait avec un ton de colère et il m'a appelé par le nom que certains de mes camarades utilisaient pour me désigner: «Bèg», un mot créole qui sert à désigner quelqu'un qui bégaye. Oui, je ne l'ai pas mentionné, mais dans mon enfance, je souffrais de bégaiement. Je considère que le maître Roger était quand même patient parce qu'il attendait mon signal d'hochement de tête avant de frapper, peu importe le temps que ça m'a pris pour épeler le mot. Pour le troisième mot, j'ai eu une sorte de perturbation dans mon esprit, comme si quelque chose n'était pas normal. Je me suis concentré et je l'ai bien épelé. Le maître Roger m'a félicité. Le mot «bibliothèque» m'a épargné des coups de rigwaz.

Je me suis rassis sur ma chaise, mais j'ai pris quelques secondes avant de tenir mon crayon dans ma main parce que je n'avais pas beaucoup de dextérité fine. Les coups de rigwaz que j'avais reçus me faisaient encore mal. Il fallait que j'attende que la douleur s'en aille. Soudain, mes pleurs s'estompèrent, mais j'avais l'impression que quelque chose n'avait pas de sens. On me demande des choses qui n'existent pas dans mon environnement. «Pompier»! Je me répétais dans la tête plusieurs fois le mot «pompiers». J'essayais de recenser les fois que j'ai vu un pompier à Port-au-Prince. J'ai vu un camion de pompier dans les Transformers, une bande dessinée que j'ai vue à la télé, mais à Port-au-Prince? Un «pompiers»? Je me rappelle quand le feu a pris chez tatie Clara une voisine qui habitait à trois maisons à gauche de chez nous. Je n'ai jamais vu de pompiers venir éteindre le feu. C'était tout le voisinage qui venait avec des seaux remplis d'eau pour pouvoir aider à éteindre le feu. Je vois les problèmes, mais je ne vois pas de solutions dans lesquelles je peux mettre le mot «pompiers».

Le deuxième mot, «ambulance», est aussi étrange que le premier dans l'environnement que je vivais. Je sais qu'il y a des hôpitaux à Port-au-Prince, mais je n'ai jamais vu d'ambulance. Je sais aussi qu'il y a des gens qui m'ont raconté qu'ils ont été hospitalisés d'urgence, mais je ne sais pas comment ils ont fait pour partir du point A pour rejoindre le point B. Non, j'ai tort! Oui, j'ai des

exemples concrets qui démontrent comment le point A fait pour rejoindre le point B, mais pas par ambulance. Cette dernière n'est pas dans l'équation. Soit on y va à pied, à l'hôpital, soit on prend une «camionèt», qui est l'équivalent d'un taxi en français. Si on est assez chanceux pour connaître quelqu'un dans le voisinage qui a une voiture, on peut lui demander de nous amener.

Je me rappelle aussi maître Antoine, ou comme les plus grands l'appelaient dans le quartier, maître Ti-Zo. Il était journaliste de profession, mais comme à l'époque il ne pouvait pas vivre que de cela, il était aussi professeur et peintre. Il habitait à un coin de rue d'où je demeurais. La mère de maître Antoine était jadis le professeur de ma mère. Mes parents entretenaient de bonnes relations avec maître Antoine: il faisait presque partie de la famille. Maître Antoine m'aidait en mathématiques parce que j'avais de la difficulté à l'école dans cette matière. J'allais chez lui deux à trois fois par semaine et je me sentais comme chez moi, voire mieux. Maître Antoine avait le don de bien enseigner et c'est vraiment la meilleure personne que j'ai vue jusqu'à présent, tellement il avait bon cœur et tellement il était drôle. J'aimais aller chez lui: il avait trois bibliothèques remplies de livres. Les bibliothèques d'environ 5 pieds étaient encastrées dans une partie d'un des murs du salon. Elles ressemblaient à celles de la succursale Rideau de la BPO qui sont encastrées aux murs du premier étage. Maître Antoine me laissait emprunter des livres pour que je sois plus cultivé et pour que je puisse m'améliorer à l'école. Il faisait le même geste avec d'autres gens du quartier aussi.

Pour revenir à mon histoire principale, un jour où maître Antoine rentrait chez lui, un malfaiteur l'attendait. Arrivé devant sa barrière, le malfaiteur lui a tiré dessus, au niveau de l'abdomen. Même aujourd'hui, je ne sais pas pourquoi on a tiré sur le maître Antoine. J'ai entendu dire que c'est parce qu'il s'est fourré le nez dans une affaire qui ne le regardait pas. En d'autres mots, il critiquait le pouvoir en place. Il y avait d'autres rumeurs dans le quartier, par exemple on disait que le maître Antoine avait un parti-pris ou qu'il était partisan d'un parti politique. Ça, je ne le crois pas. Il était journaliste de profession et, le connaissant, ce n'est pas quelque chose qu'il ferait, mais quoi qu'il en soit, à l'époque, j'ai compris qu'être partisan voulait tout simplement dire être condamnable. Quand le malfaiteur est reparti dans une voiture, certains voisins et mes parents par la suite, sont accourus pour lui venir en aide. Tout le monde a fait des pieds et des mains pour trouver un moyen pour amener maître Antoine à l'hôpital. Mais parmi tous les gens qui se sont dit qu'il fallait que maître Ti-Zo se rende à l'hôpital, nul n'a pensé à prononcer le mot «ambulance». J'étais présent quand j'ai vu que des gens du quartier ont aidé à maître Antoine à l'arrière d'un pick-up. Maître Antoine est décédé de ses blessures, si je me fie à ce que j'ai entendu de la conversation de mes parents, quelques heures plus tard. Il était décédé avant même d'arriver à l'hôpital. Ça m'a traumatisé.

...

Quant au mot «bibliothèque», je n'en parle pas, je n'en ai jamais vu dans mon enfance. Je parle d'une bibliothèque publique ou de quartier et même de celles privées. Par exemple, mon école n'avait pas de bibliothèque. Je ne sais pas pour les universités. Mais ce qui est important, c'est que le fait, que j'ai bien épelé le mot bibliothèque a fait en sorte que j'ai été épargné des coups de rigwaz. Ça m'a permis de prendre conscience de la réalité dans laquelle je vivais.

Je ne sais pas où l'école achetait leur manuel scolaire, mais ce livre ne faisait pas partie de la réalité de la ville où je vivais à cette époque-là. Peut-être, que le manuel scolaire faisait partie de la réalité Cap-Haïtienne ou Jacmélienne, mais pour Port-au-Prince, je ne crois pas! Il y a des mots qui n'existent que dans des dictionnaires et dans les manuels scolaires.

Si une bibliothèque existe, c'est que j'existe. C'est pour cela que j'aime les bibliothèques. L'épellation du mot «bibliothèque» a été le déclic.

...

La plupart des gens trouvent les bibliothèques silencieuses, mais moi je les trouve bruyantes. Bruyantes d'idées, de suggestions, d'histoires et de faits. C'est comme si tous les auteurs m'invitaient à lire, à entendre, à regarder ou à participer à une histoire. Il y a comme une espèce d'interaction constante. Et la bibliothèque, c'est le lieu de rendez-vous pour tisser un lien social avec sa communauté.

...

L'autonomie, la force intérieure, la cohérence intérieure, tous ces thèmes viennent de la solitude de qualité que j'ai trouvée en faisant ce voyage à vélo et en participant aux bibliothèques publiques.

...

J'avais comme objectif de participer au maximum de bibliothèques possible. Je suis content. Je crois que ce voyage a été bénéfique pour ma santé mentale, physique et pour réitérer ma passion des bibliothèques publiques. On dit que le voyage à vélo en groupe fait en sorte qu'on parcourt une distance plus rapidement et que le voyage à vélo seul fait en sorte qu'on augmente son estime de soi. Je crois que mon voyage prouve que c'est vrai. À tout le moins, je ne peux pas dire que je suis conscient de toute l'étendue de mon estime de soi, mais je peux dire que j'ai pris conscience que je ne suis pas le nombril du monde.

Avant de passer à la conclusion, je veux faire quelque chose et je sais que mon journal intime était écrit dans un but personnel, servant à me raconter et à me remémorer ce voyage à vélo. Je n'avais donc pas besoin de me présenter. Appelez-moi Kopa. C'est la façon dont mes proches m'appellent. Mon grand-père paternel m'a donné ce surnom en l'honneur de Raymond Kopa, un grand footballeur. Pour conclure, j'ai décidé que je vais déposer mon journal chez un éditeur pour qu'il soit publié. J'espère donner à d'autres l'envie de participer à sa bibliothèque municipale et d'aller en découvrir. Ma conviction, c'est que participer à sa bibliothèque publique, c'est enrichir la culture de sa communauté, enrichir son savoir-faire et son savoir-être... C'est de se réaliser.

Remerciements

- Anne-Julie Norésias
- Sara Dion
- Peter Adakamos
- Jacynda
- Stephen Johnson